

A. J. ELORN

*Le Quadrilatère
des Paradoxes*
Genesis



S O L æ D I T

Who's who : A. J. Elorn

En 1997, Aline J. Elorn a conçu le Portail du livre (portaildulivre.com), toujours en activité, et s'inscrit parmi les pionniers du web francophone.

L'auteure a publié plusieurs livres dont certains dans le cadre de la littérature hypertextuelle (mêlant sons et images). Son écriture privilégie le jeu de mots, notamment illustré par le conte philosophique *Florian et le Grand Secret*

A. J. Elorn a initié et défend les valeurs de *l'authenticisme*, ultime rempart aux travers de la virtualité et à une société déshumanisée. « L'authenticisme se veut un complément indispensable à la virtualité, un frein à ses insuffisances, ses erreurs, ses excès. »

Pour accéder aux vidéos et romans, dont certains mis en téléchargements gratuits :

ajelorn.com

ou scannez le QR code



© A. J. Elorn. 2022

Image couverture © A. J. Elorn. 2022

ISBN : 978-2-7566-0046-8

Tous droits réservés.

Préface

Le Quadrilatère des Paradoxes constituait la saison 3 d'une œuvre intitulée provisoirement *2050 une autre histoire*.

Le roman projette dans un monde futuriste dirigé par une Intelligence Artificielle invisible et obscure, le Quantique.

Il interroge sur une société liberticide, habitée par la faim, qui a choisi d'éradiquer ses défaillances par des terreurs. Il interroge sur le sécuritarisme et ses revers liberticides, l'hygiénisme sanitaire et ses déserts affectifs, la préservation environnementale et ses frontières éthiques, le diktat numérique et ses déficiences culturelles.

Il interroge sur un quadrilatère de paradoxes qui ne pourraient être résolus sans une gouvernance ultra-autoritaire... et en appelle à *l'authen-*

tisme pour combattre les travers de la virtualité, seul espoir d'une vie humaine humanisée.

Le Quadrilatère des Paradoxes, Genesis décrypte les jalons d'un ouvrage en construction, indique quels éléments ou événements ont inspiré le roman en citant les sources, avant la publication de l'œuvre *Intégrale*.

Bien qu'il se distingue de la trilogie *Web World Will (Selon la volonté du Web)*, il ne peut en être totalement dissocié et reprend certains passages contenus dans les deux premiers romans *Une araignée dans la Toile* et *Le siècle des tortues*.

À noter que la version d'origine a été publiée en postface du livre *Le siècle des tortues*, pour répondre à une société qui dévore sa jeunesse par une société qui trucidé ses aînés.

Ce roman est une **œuvre de fiction**. Toute ressemblance avec la réalité ne serait que pure coïncidence.

*Le Quadrilatère
des Paradoxes*

Saison 1. La question.

« Bonjour ! Il est six heures du matin. Nous sommes le mardi 19 juillet 2050. Par cette belle journée ensoleillée, la température locale est de 18 degrés Celsius et atteindra les 26 degrés dans l'après-midi. Inutile d'enfiler des chaussettes, mais n'oubliez pas votre couvre-chef. Nous vous rappelons que le chapeau de paille est plus léger que le chapeau de toile. Tout va bien ! »

À travers la petite lucarne de sa chambre, Bastian distingue le rayon de soleil venu lui caresser le front. Il s'étire, s'assied, pose un pied au sol. La voix suave, échappée du bracelet qu'il porte à son poignet droit, poursuit :

« N'oubliez pas de libérer vos besoins naturels exclusivement dans le réceptacle prévu à cet effet et de presser le bouton poussoir à gauche

de l'évacuateur. Tout va bien ! »

Bastian le sait.

Chaque matin, il respecte scrupuleusement ce préalable, nécessaire au plaisir d'une vaporisation rafraîchissante sur son corps nu.

Tandis qu'il s'apprête à pénétrer dans la cabine de vaporisation, il entend la voix lui susurrer :

« N'oubliez pas d'effleurer la touche D3 du serveur alimentaire pour un bon petit déjeuner fortifiant qui enchantera vos papilles. Tout va bien ! »

Le petit déjeuner est constitué d'une galette encore un peu chaude, tartinée de pâte au goût de chocolat, et d'une préparation brune au parfum de café, un parfum qui le ramène inéluctablement à un prénom, le sien : Bastian.

« Il est l'heure de votre rendez-vous santé quotidien, reprend la voix tandis qu'il avale une bouchée furtivement. Nous prenons soin de vous. Tout va bien ! »

Un hologramme surgit soudain près du lit.

« Détendez-vous. Tout va bien ! »

L'être virtuel accoutré d'une blouse blanche l'observe d'un air docte, une main calée sous le menton. Voilà qu'il enchaîne rapidement des questions auxquelles Bastian doit répondre par « oui » ou par « non ».

A t-il mal aux orteils ? A t-il mal aux pieds ?
A t-il mal aux chevilles ? A t-il mal aux mollets ?
A t-il mal aux cuisses ?... Chaque partie de son corps est ainsi détaillée.

Vient ensuite l'examen cérébral :

A t-il des pensées ?

– Oui !

A t-il des pensées secrètes ?

– Non !

A t-il des pensées mauvaises ?

– Non !

A t-il des pensées...

Tout en se soumettant avec docilité à l'interrogatoire, il enfle sa tenue de travail, constituée d'une combinaison au ton rouge vif. Au bout d'un instant, Bastian a honoré quasiment toutes les questions. Comme à l'accoutumée.

Brusquement il se fige.

Bastian a honoré toutes les questions, sauf une.

La dernière. Parce qu'il ne comprend pas ce qu'elle signifie.

Saison 2. Le Quantique.

« La cavité buccale comporte environ cinquante milliards de germes dont les streptocoques, lactobacilles et bifidobacterium » clame une voix chaude, féminine.

La Ville est peuplée d'écrans géants greffés sur le haut mur d'enceinte qui clôt la périphérie.

Animés d'un programme unique, ils diffusent des informations en continue, entrecoupé de messages préventifs.

« L'échange salivaire contenu dans le rapprochement de deux orifices buccaux est susceptible de provoquer des maladies graves ».

Bastian slalome au milieu des colossales statues de marbre pointant un bras victorieux vers le ciel, fondues dans le paysage depuis des décennies. Il s'était souvent arrêté avec admiration devant l'un de ces géants magnifiques brandissant au-dessus de sa tête un ordinateur

Quantique, merveille d'ingéniosité, fusion de l'homme et de la machine, que l'on célébrait en des commémorations réjouissantes.

Au pied de la stèle copieusement fleurie scintillent d'inextinguibles lumignons qu'il est donné à chacun de raviver sur son passage et Bastian se prend au jeu comme il le fait chaque jour.

De l'autre côté de l'artère piétonnière les bâtiments, constitués d'un empilement de vieux conteneurs recyclés, sont reliés par d'énormes canalisations colorées qu'une végétation luxuriante semble joyeusement asphyxier.

En bas des immeubles, les vitrines des boutiques, auréolées de larges pictogrammes, sont d'immenses écrans animés qui racolent le chaland dans un enchevêtrement de sonorités aiguës.

Ici, l'écran invite à suivre le programme d'entraînement virtuel prodigué par un coach à la musculature impressionnante.

Là, il s'agit de raviver le teint grâce à une mixture révolutionnaire destinée à lutter contre les anomalies de la pâleur, celle-ci trahissant un risque d'anémie et de là un manque de performance.

Bastian s'y était essayé, vainement. La couleur ne tenait pas.

Son œil préfère s'attarder un court instant

sur la vitrine de gamification exposant les innovations derniers cris de la virtualité, vers les casques à réalité augmentée dont il est féru, ouvrant sur des univers aux décors montagnards ou maritimes, des forêts d'arbres, des déserts, des cascades, un environnement chimérique dont la conception fort imaginative le fascine.

Certaines boutiques portent les stigmates d'un monde révolu que la restructuration architecturale n'a pas eu le temps d'effacer, et il n'est pas rare de surprendre le pictogramme d'une ancienne laverie automatique, devenu obsolète depuis que les prouesses technologiques ont rendu le port des vêtements insalissables. Un seul uniforme, arborant matricule, est désormais nécessaire à chacun, d'un coloris allant du noir au jaune, coloris révélant les hiérarchies professionnelles.

Les uniformes bigarrés se pressent en direction du dôme d'activités et chacun se salue aimablement d'un geste de la main formant un cercle du pouce et du majeur.

Les bleus, les bruns et les noirs, en charge des activités tournées vers le digital, ont le salut hâtif des gens pointilleux.

Les jaunes, les verts et les oranges, affectés au contrôle des tâches manuelles, partagent entre

eux un salut désinvolte et complaisant.

À cette heure de la matinée, les uniformes jaunes des ferrailleurs empilent dans des tombereaux les androïdes défectueux, repliés inertes sur le sol terreux, ainsi que les drones malencontreusement écrasés contre les immeubles. Ils seront conduits au département du recyclage où leurs précieux composants serviront à générer de nouveaux automates, sous la férule des uniformes rouges.

Bastian marche d'un pas serein. Ce jour-là n'est pas un jour ordinaire. Il en oublierait la voix amplifiée –pour palier la cacophonie des sonorités issues des boutiques alentours– qui s'évertue à lui seriner des nécessités d'hygiène destinées à prévenir les fléaux endémiques.

« Nous vous rappelons que les rapprochements buccaux sont strictement interdits dans l'espace public. Nous prenons soin de vous. Tout va bien ! »

Bastian marche d'un pas tranquille, le pas mesuré d'un quidam... qui éprouve un étrange sentiment. Un sentiment qu'il n'a jamais connu.

Mais a-t-il jamais eu l'heur de connaître des sentiments ? Une heure, seulement une heure, égrenée par la folle course du temps. Le temps

passé à programmer d'interminables lignes de commandes jusqu'à l'épuisement.

Bercé par l'écran depuis sa plus tendre enfance, il s'était adonné à l'enlissement d'une passion, une passion de chiffres, de formules, d'algorithmes qui rythmaient, ou plutôt dévoraient, son temps. Il avait été un de ces brillants élèves, biberonné aux formules cabalistiques, puis remarqué pour ses exceptionnelles capacités qui l'avaient conduit tout droit vers les immenses serveurs de la Scale-up Digitale Compagnie.

L'automatisation battait son plein et les robots pullulaient dans tous les domaines. Des robots venant en appui à l'humain, sous forme d'exosquelettes, appréciés autant par ceux dont le corps était défaillant que ceux dont le corps pouvait défaillir. Des robots autonomes, notamment destinés à la sécurité et à la défense.

L'univers digitalisé requérait en permanence des cerveaux formés aux algorithmes et Bastian avait été de ceux-là.

« Le climat est au beau fixe ! » s'émerveille la voix caressante derrière les courbes victorieuses d'un écosystème maîtrisé.

Bastian cherche à travers les nuées de drones qui strient le ciel le soleil promis à son réveil. Le ciel est plutôt voilé. Il y a souvent des erreurs

en matière de prévisions météo bien qu'elles se cantonnent à prédire le climat en temps réel.

« La température devrait sssss.... »

La voix s'est éteinte sur un affaiblissement probablement dû à une surcharge électrique que les panneaux solaires n'ont su contenir. Ou un bug incontrôlable qui vaudrait au concepteur de l'algorithme des foudres hiérarchiques.

Bastian le sait, lui-même était passé par là.

La vitrine aguicheuse de l'apothicaire où il a coutume de se rendre, jovialement animée par un hologramme, lui propose le dernier fortifiant intellectuel en vogue.

Mais ce matin, il n'ira pas.

Il n'entrera pas dans le local, absent de produits, absent d'interlocuteurs. Il ne caressera pas l'écran pour requérir un fortifiant ou un lénifiant, pourtant gratuits et servis à la minute via des conduits internes.

Il n'en a pas besoin. Il n'en a plus besoin.

Il se contentera d'un frôlement sur l'écran-vitrine où, grâce à la reconnaissance faciale, vocale et digitale, il pourra consulter le solde de son compte bancaire. Car il a besoin que l'écran lui confirme qu'il a bien atteint le quota de pro-lons nécessaires à la réalisation de son rêve.

Un attroupement s'est produit derrière la boutique où s'agite Bella.

Dans une tenue vaporeuse et montée sur de hauts talons aiguilles, elle tord les épaules, dandine les hanches, se poulèche la lèvre supérieure en se caressant l'intérieur des cuisses. Ses poses suggestives semblent créer l'émoi d'une cohorte grandissante.

Bella est le dernier prototype de la compagne idéale, siliconée et robotisée à la perfection.

La liste exhaustive de ses prouesses sexuelles est déroulée sans modération, excitant les papilles du public.

Il s'agit là d'une œuvre scientifique, comme l'explique un hologramme en blouse blanche soudain apparu à l'écran et qui interrompt brutalement les émois. En effet, précise la baguette s'agitant devant un schéma succinct portant sur une coupe vaginale, ce réceptacle voué à recueillir le sperme, essentiel à la préservation de l'humanité, le fait dans des conditions sanitaires optimales.

Mais le magister inopiné disperse peu à peu l'attroupement d'autant que s'affiche le coût prohibitif de Bella, laquelle tarde à réapparaître.

Les derniers fidèles s'observent sans mot dire, songeant sans doute, comme Bastian,

qu'il faudra se contenter de Nosis, la compagne standardisée dont la location est moins coûteuse, surtout pour les productifs. Certes Nosis est plus rudimentaire et ne s'exprime qu'en des râles dès qu'une main effleure ses zones sensibles, concentrées sur les seins et le sexe. Mais Nosis a toujours satisfait ses instincts sexuels élémentaires et son réceptacle vaginal remplissait correctement son office, le gratifiant d'ailleurs de quelques prolongs pour la qualité du sperme prélevé.

Au milieu des drones portant colis et des motards de la sécurité, grouillant dans le ciel, Bastian aperçoit brusquement un véhicule volant un peu particulier.

Il le distingue mal. Sa vue est trouble. Elle est trouble depuis quelques temps.

Ses yeux se sont usés derrière les lignes de commande qu'il maîtrisait depuis l'enfance, jusqu'à la fastidieuse programmation des robots.

À l'instar de sa vue qui avait brusquement faibli, sa productivité avait soudainement baissé ce qui lui avait valu une rétrogradation professionnelle : de la programmation, il était passé à la réfection des robots.

Sa vue avait faibli mais il avait soigneusement caché cette faiblesse parce qu'il refusait d'être

attifé d'une paire de lunettes. Pourtant les lunettes étaient offertes gracieusement à tous ceux qui en éprouvaient le besoin. Des lunettes à monture unique dans la conception, de forme rectangulaire et d'une seule couleur, noire.

Bastian ne voulait pas chausser des lunettes uniformes. Par coquetterie ? Non. Simplement parce que les porteurs de lunettes l'effrayaient.

Ils l'effrayaient depuis que des paires d'yeux, chaussées des mêmes paires de lunettes, d'une même forme rectangulaire et d'une même couleur noire, s'étaient penchées sur lui à l'école pour l'inciter à programmer toujours davantage.

Ils l'effrayaient depuis que d'autres paires d'yeux chaussées des mêmes paires de lunettes d'une même forme rectangulaire lui avaient confisqué la présence d'un vieil homme.

Un vieil homme dénommé Bastian.

Bastian.

Il s'appelle Bastian.

À présent il est question d'un débat. Un débat animé par des tribuns robotisés, avatars conjuguant des algorithmes.

Le débat porte sur l'uniforme, l'uniformisation et l'uniformité. Un débat glorifiant les mesures prises pour contrer toute espèce de communau-

tarisme et qui avaient donné les meilleurs résultats quant à la paix sociale. Un débat prônant les vertus d'une pensée contrôlée qui avait éradiqué toute forme de discorde, la discorde étant source de frustrations et de troubles sociaux.

Bastian déteste ces débats rébarbatifs, au vocable hermétique, auxquels il ne comprend rien.

Son regard est attiré par un petit chat qui dévore goulûment le contenu d'une écuelle à l'entrée d'un immeuble.

Bastian aime les petits chats. Le petit chat a le pelage noisette et la frimousse immaculée. Ce n'est plus un petit chaton balbutiant et joueur, et pas encore un chat adulte, chaloupé et méfiant.

Bastian lorgne vers la soucoupe, enfiévré par le fumet du contenu dans lequel il aimerait tremper le doigt, comme il avait osé le faire un jour. Il avait trouvé cette curieuse mixture alléchante et bien plus appétissante que les plats préparés imposés par la sécurité alimentaire.

Soudain, son attention est happée par un léger vrombissement. Il lève les yeux. C'est ce véhicule volant un peu particulier qu'il avait eu du mal à distinguer et qui revient, un drone habité, un peu plus long, un peu plus spacieux,

chargeant à son bord des visages réjouis qu'il distingue à travers les hublots. Il traverse la largeur de l'avenue et se dirige vers l'autre côté du grand mur d'enceinte, édifié pour protéger la Ville des pandémies, de l'insécurité, de l'illectronisme, ce grand mur qu'il est interdit de franchir.

Bastian ne le quitte plus des yeux.

Qu'y a t-il de l'autre côté du mur, au-delà de la zone non-sécurisée, qu'une inextricable végétation tente d'envahir ? Qui a t-il dans cette périphérie inconnue, dont la dangerosité justifie la présence de robots sécuritaires dispersés sur les remparts crénelés ? Les forêts, les montagnes, la mer, les cascades, les univers chimériques si subtilement dépeints à travers les casques de réalité augmentée existeraient-ils ?

Y aurait-il vraiment eu un Grand Bug, un Bug qui aurait explosé les innombrables *clouds* disséminés dans le ciel, provoquant un formidable déluge... avant que le ciel ne soit quadrillé de drones ?

Comment était-ce avant le Grand Bug, avant que l'historique de l'humanité ne soit définitivement effacé ?

Est-elle derrière cet infranchissable rempart la réponse aux mystères que la curiosité de ses vingt ans interroge de manière obsessionnelle ?

Bastian contemple le drone, émerveillé.

C'est son rêve. Le rêve qu'il est sur le point de réaliser, maintenant qu'il a enfin atteint le quota de prolons nécessaire à ce périple tant attendu.

Un visage grotesque, outrageusement fardé, a fait irruption sur les écrans.

« Eh oui ! s'égosille sa voix stridente. Ce sont nos grands gagnants du mois. Applaudissons-les bien fort ! »

Bastian est figé et, à l'instar des autres uniformes qui ont cessé leur course folle vers le Dôme, il bat des mains frénétiquement. Demain, c'est lui qui volera dans le drone, c'est lui qui ira dans l'espace, c'est lui qui sera l'un des heureux passagers.

« Ils ont eu le grand mérite de bien travailler ! » commente la voix d'un ton joyeux, entrecoupée de rires vides de spontanéité.

Le visage caricatural agite un doigt réprobateur qui amplifie les rires artificiels.

« Pas comme certains ! »

Voilà Bastian bousculé brutalement par une silhouette grise avançant d'un pas pressé en jetant un œil furtif alentour, avant d'administrer un coup de pied intentionnel au petit chat qui va s'écraser violemment au pied d'une stèle.

Bastian, sidéré, l'a surpris saisissant dans le creux de la main le contenu du récipient, avant

de l'engloutir à la hâte et enfiler maladroitement une ruelle adjacente, vers la zone réservée.

Bastian lève les yeux au ciel, étonné qu'aucun capteur de surveillance n'ait filmé la scène pour la projeter sur l'un des écrans géants, comme l'exigeait l'usage lorsqu'un acte délictuel était commis.

« Non, non, non ! articule la voix qui continue à bouffonner d'un ton infantilisant. Pas comme certains ! Certains qui ne méritent absolument pas cette belle récompense ! »

Comment a-t-il pu échapper aux radars des capteurs, comment a-t-il pu passer inaperçu, n'être inquiété de rien ? s'interroge Bastian. La maltraitance aux animaux est prohibée et lourdement sanctionnée.

Il a saisi son bracelet. Il se doit de dénoncer illico l'acte odieux. Zut ! Il n'a plus de crédit. Les deux appels et les cinq *sms* autorisés journalièrement ont d'ores et déjà été consumés dans les sollicitations qu'il reçoit et auxquelles il a obligation de répondre.

D'années en années on n'avait eu de cesse de réduire les communications privées par souci de sauvegarde climatique, les serveurs étant source d'extrême pollution.

La pratique des réseaux sociaux avait été confisquée depuis des lustres et l'utilisation du

numérique n'était autorisée que dans un cadre officiel.

Les ancestrales autoroutes de l'information s'étaient transformées en chemins vicinaux réservés prioritairement aux messageries publiques.

Sans crédit, Bastian ne peut ni dénoncer le sacrilège dont il vient d'être témoin, ni faire appel aux secours pour sauver le petit chat.

Mais surtout, il ne comprend pas qu'aucun des motards volants de la sécurité, si prompts à intervenir d'ordinaire, n'est apparu sur la scène du méfait.

« Ce n'est pas comme lui, continue à se gausser la voix. Non, non, non ! Lui, il sera... »

Le petit chat qui gît assommé au pied de la stèle appelle sa compassion. Bastian le soulève dans ses bras, précautionneusement.

« ...Il sera rétrogradé de... ? De... ? De... ? continue la voix dans un suspens ridicule.

Le petit chat est inerte. Pourtant, il sent son cœur battre sous ses doigts. Bastian le caresse doucement.

« De cinquante prolongs ! annonce la voix d'un ton sentencieux tandis que les rires redoublent.

Cinquanteprolongs ! songet-il inconsciemment. Il faut conduire le petit chat chez le médecin. Le médecin soigne les animaux. Bizarrement,

il les touche, il les palpe, il met sur eux des appareils étonnants qui ont parfois la vertu de les ressusciter. Seul le médecin peut le guérir.

« Et lui, c'est... ? C'est... ? C'est... ? »

Mais comment joindre le médecin ? Bastian a levé des yeux désespérés vers le ciel où la queue du drone habité disparaît progressivement derrière la muraille.

« C'est VP 657482 ! »

Bastian découvre abasourdi son faciès en gros plan sur les écrans de la Ville, tandis que la voix tonne derechef avec amusement :

« C'est VP 657482 ! »

Les rires artificiels repartent de plus belle.

Au bout du doigt accusateur qui le désigne, lui, le matricule VP 657482, des dizaines de paires d'yeux sont venues le cribler.

Bastian sent ses doigts se dérober et se désister du fardeau qu'il couvait. Le petit chat retombe pesamment sur le sol, toujours inanimé.

Cinquante prolons ?

Pourquoi serait-il rétrogradé de cinquante prolons ? Qu'a t-il fait pour mériter d'être rétrogradé de cinquante prolons ? Ce n'est pas lui qui a meurtri le petit chat. Cinquante prolons ! martèle son cerveau anéanti.

Cinquante prolons !

Demain, ce ne sera pas lui qui volera dans le

drone, ce ne sera pas lui qui ira dans l'espace. Parce que ces cinquante prolongs soustraits viendront briser la concrétisation de son rêve.

Les capteurs filment les motards volants de la sécurité qui le cernent et se ruent sur lui.

L'arrestation diffusée en direct sur les écrans géants attise les rires artificiels.

Dans un grand désarroi, Bastian se débat, veut s'arracher aux lourdes carapaces des androïdes qui l'empoignent férocement.

Mais brusquement, il s'immobilise.

Au pied de la stèle, le petit chat s'est redressé. Il le voit secouer la tête, s'étirer, se lécher les pattes. Puis s'éloigner en claudiquant.

Un lourd silence a étouffé le brouhaha des écrans. Un lourd et long silence.

Soudain brisé par un cri déchirant :

« Bastian ! Je m'appelle Bastian ! »

Saison 3. Le Quadrilatère des Paradoxes.

Qui avait-il avant ? Qui avait-il avant le Big Bug ? Rien. Ou plutôt si : le chaos. Un chaos né du quadrilatère des paradoxes. Dès lors, l'univers a été conçu par le Quantique. Le Quantique a mis à l'abri chaque être humain au sein de la Cité et chaque être humain doit lui vouer une profonde gratitude. Car le Quantique protège. Il protège de la maladie. Il protège de la criminalité. Il protège des aléas climatiques. Il protège des soubresauts numériques.

Le Quantique a mis de l'ordre, par un algorithme imparable qui a su résoudre la terrible équation du quadrilatère des paradoxes, qui a su unifier des desseins contradictoires, qui a su concilier les nécessités sécuritaires, sanitaires, environnementales et numériques dans une sereine cohabitation.

Ils sont une dizaine étendus sur de confortables

fauteuils tournoyant au gré des exigences, les yeux rivés vers la paroi du petit dôme où défilent des images hypnotiques au son d'une musique lénifiante. La signalétique épinglée en travers de la paroi indique que la séance est en cours, via un pictogramme au clignotement violacé représentant un disque dur serti d'un cerveau. Il virera au vert quand la séance sera terminée.

Bastian se laisse bercer par la voix chaude et suave qui distille des commentaires doucereux dans des lueurs tamisées. La sanction est d'un moindre mal. Mais il connaît la filmographie, toujours identique, celle assénée aux instables que la stabilité de la gouvernance semble perturber, aux déstructurés qu'une faille du programme a éloigné des principes édictés, aux désaxés déviés de l'axe normatif, aux dégénérés dont les gènes ne sont plus conformes à la vie dans la Cité.

Ce n'est pas la première fois qu'il est condamné à une réinitialisation cérébrale et parfois ses yeux distraits s'égarent vers les autres participants.

Ils sont une dizaine, comme lui, à absorber le reformatage dans un silence religieux, à se balancer sur un fauteuil qui les propulse d'un endroit à l'autre du petit dôme. La plupart semble avoir son âge et porte un uniforme de

la caste digitale. Sauf un dont l'uniforme jaune accuse le grade dévalorisé des ferrailleurs en charge de la collecte des androïdes défectueux. Il semble bizarrement agité, comme rebelle au traitement infligé.

Le crâne est dégarni et le visage émacié, aux frontières d'une obsolescence que trahit la pâleur. Cependant, comme lui, il ne porte pas de lunettes malgré un âge avancé, probablement la trentaine. Peut-être est-il lui aussi réfractaire au port de ces lunettes standardisées à monture unique, des montures rectangulaires et noires.

L'importun attire son attention, l'interpelle. Pourquoi est-il là ? Pourquoi est-il agité ? Pourquoi ne se laisse-t-il pas aller au plaisir de voler ?

Grâce au Quantique, insistent les images, les fléaux endémiques sont enrayés. Le Quantique maîtrise les relations digitales en surveillant les échanges, limités aux seules nécessités, celles d'être informé en permanence des vertus protectrices de la cité, celles d'être secouru illico en cas de défaillance, grâce au bracelet numérique.

Le Quantique garantit à chacun la gratuité du gîte, du couvert, de l'habillement, de l'éducation. Il garantit à chacun une activité, une occupation, un emploi. Il garantit à chacun une vie saine dans un environnement de bien-être et

de paix. Le Quantique gère l'équilibre du climat en limitant les déplacements, prioritairement réservés aux productifs. Mais par-dessus tout, le Quantique assure à chacun la tranquillité par le pouvoir d'une ubiquité disséminée dans chaque ruelle, chaque recoin de la Cité.

Pourtant, s'étonne Bastian, comment l'œil inquisiteur et omniprésent du Quantique a-t-il pu laisser échapper la scène. Comment les capteurs de surveillance avaient pu ignorer la scène cruelle du violent coup de pied administré à un petit chat, assommé au pied d'une stèle.

Il n'était en rien coupable du crime et, après son arrestation, allait le clamer haut et fort lors de sa comparution devant le Grand Conseil de l'Ordre.

Comme tout prévenu, on l'avait installé dans l'arène cernée d'hologrammes où il avait affronté l'invincible questionnement d'un algorithme. Un questionnement abscons à la finalité indéchiffrable.

- Dites-nous pourquoi ?
- Ce n'est pas moi !
- C'est incontestablement vous !
- Ce n'est pas moi et de toute façon, il n'est rien arrivé !
- Ne le prenez pas à la légère, ce qui est arrivé est grave et vous le savez bien !

– Mais puisque je vous dis que tout va bien !

Par une distorsion inattendue les hologrammes s'étaient soudain distendus, mutés en d'énormes faciès sur fond d'un brouhaha répétant sans discontinuité un seul mot : « Dégradé ».

Et l'interrogatoire avait redoublé d'intensité :

– Cessez de mentir ! Nous savons que tout ne va pas bien ! Dites la vérité ! Dites pourquoi !

Bastian, déstabilisé, n'avait su quoi répondre tant il était convaincu que les capteurs de surveillance avaient filmé la scène et que de toute évidence, il serait innocenté.

Il savait aussi qu'il était vain de lutter contre un algorithme programmé pour décréter des certitudes, et savait que l'interrogatoire pourrait durer indéfiniment. De fait, il avait fini par concéder un aveu.

– Vous avouez quoi ?

– Que c'est grave et que tout ne va pas bien !

– C'est la raison pour laquelle vous ne répondez pas à la question ?

La question ? Quelle question ? Bastian avait eu un sursaut. Il s'était souvenu brusquement qu'il avait omis de répondre à LA question, parce qu'il ne comprenait pas sa signification.

Alors, la raison de son arrestation n'avait rien à voir avec le crime commis contre le petit chat.

Son seul crime était en rapport avec LA question.

Tandis que l'écran circulaire qui cerne le dôme déroule les louanges du Quantique, Bastian est de nouveau propulsé vers le siège de l'importun à l'uniforme jaune.

Son agitation est incompréhensible. Il devrait se détendre. Il ne mesure pas l'aubaine qu'il a de voltiger ainsi de bas en haut et dans toutes les directions... tel un drone là-haut dans le ciel... qui franchit le grand mur d'enceinte par les airs... Bastian n'ira pas de l'autre côté du grand mur d'enceinte... il ne volera pas dans le drone, il ne réalisera pas son grand rêve.

Le Quantique en a décidé ainsi. Le Quantique décide de tout.

Le Quantique est seul guide, un guide bienfaiteur. Le Quantique garantit à chacun une vie saine dans un environnement de bien-être et de paix.

Tout à coup un bruit insolite retentit sous le dôme, une longue et sourde vibration, un bruit méconnu. Pourtant de source humaine.

L'attention de chacun se détourne brutalement vers un grand éclat de rire. Voilà que l'homme en uniforme jaune, plié en deux, s'esclaffe bruyamment.

Il s'esclaffe au milieu d'un public sidéré,

désorienté par un rire spontané, d'ordinaire étranger à l'enceinte de la Cité.

– Paix ! Paix ! Paix ! répète l'homme hilare, se tordant de plus belle.

Une alarme stridente a retenti dans le dôme. Les sièges se sont immobilisés. Un groupe d'androïdes a fait irruption et a saisi l'agitateur qui se débat.

– Laissez-moi ! Laissez-moi ! Laissez-moi mourir ! Je veux mourir !

Malgré son gabarit décharné, il résiste fougueusement au bâillon qui veut le museler, avant d'être enfin extrait du dôme.

Désormais Bastian sait.

Il sait, il est convaincu, que l'homme est là parce qu'il a dévié de l'axe normatif, qu'il est désaxé. Car les normes exigent de ne rire qu'à l'appel des rires artificiels.

Les fauteuils ont repris leur tournoiement en tous sens.

Bastian a fermé les yeux.

Il tourbillonne au rythme du grand bras qui berce le siège.

Une impression étrange l'a envahi, une impression qu'il ne saurait qualifier, une impression qui lui procure un doux chatouillement au thorax.

Le Quantique s'est évanoui de ses pensées.

Le Quantique n'est plus... Il goûte au plaisir...

– VP 657 482 ?

Malgré des épaules légèrement voûtées, l'homme a le teint ravivé par la mixture dont la couleur a tenu, le teint de la performance et d'une bonne santé avérée.

– Oui !

Il le toise longuement avant d'ajouter deux mots inintelligibles :

– Vulgum Pecus !

Bastian le suit docilement quelque peu fébrile à l'idée de découvrir ses nouvelles fonctions.

L'homme est l'administrateur des lieux, en charge de la gestion des chaînes de production alimentaire.

L'édifice, d'une hauteur de cathédrale, est constellé de gigantesques tubes enchevêtrés. À bonne distance les uns des autres, des uniformes verts s'affairent à visser, dévisser ou tirer des manettes, dans un épouvantable tintamarre de crissemments.

Au bout d'une longue course dans les travées sinueuses, parmi des arômes éveillant l'appétit, l'administrateur l'installe derrière une étrange machine d'où s'échappe un long pain brunâtre. Il sera affecté à la vérification du découpage des pains qui doivent respecter un format rectan-

gulaire et plat. Et il devra retirer les segments défectueux et les placer dans un grand bac à recyclage.

Les narines titillées par une odeur familière, Bastian reconnaît ici la nourriture uniforme servie quotidiennement via les canalisations qui relient les immeubles, une nourriture parfois fibreuse, parfois molle, aux coloris peu ragoûtants, mais que la faim oublie de négocier.

Pendant longtemps, la nourriture avait été une préoccupation majeure. Au souci de bien-être animal avait succédé le souci du bien-être végétal, appelant au respect des arbres, des plantes, des graines qui, à l'instar de l'humain et de l'animal, constituaient le vivant.

On avait certes songé un temps aux minéraux qui, contrairement aux végétaux, restaient figés sous le vent et semblaient ne jamais dépérir. Mais une alimentation exclusivement constituée de minéraux eut pour effet de générer des troubles graves dans les organismes et mettre à mal la productivité.

Le Quantique avait fort heureusement résolu le problème, sans toutefois éliminer les carences qui engendraient des problèmes de vision, une chute prématurée des cheveux ou un déchaussement des dents, maux auxquels la médecine ne trouvait aucune compensation.

Cette déficience avait pour conséquence de ne plus pouvoir dissocier au premier coup d'œil les productifs des obsolètes, les deux catégories paraissant avoir le même âge, celui de l'obsolescence. D'autant qu'aucune mixture ne parvenait réellement à venir à bout de la pâleur, signe d'anémie.

Mais les chercheurs, disait le média officiel, s'apprêtaient à mettre au point une panacée miracle vecteur de rajeunissement et de performances.

D'ores et déjà, le recyclage permettait de tester sur les obsolètes consentants, ou supposés tels, des sérums d'éternelle jeunesse à partir des fœtus non viables, ceux dont les gènes laissaient subodorer une insuffisance productive.

On voyait là une piste intéressante qui pourrait palier les lacunes nutritives.

Bastian se prit au jeu de ses nouvelles fonctions. Maintenant, il ne regrettait en rien sa dégradation même s'il lui en coûtait d'avoir été astreint à une amende de 50 prolons, somme qui représentait plusieurs mois d'appointements.

Le poste qu'il occupait était peu ardu car rares étaient les portions défectueuses. Il remarqua cependant que, l'esprit libre comme jamais, sa curiosité se tenait en éveil. Il s'interrogeait. Tout l'interrogeait. Et il ne pouvait trouver

satisfaction à ses questionnements auprès de ses collègues, les postes étant séparés à bonne distance par mesure d'hygiène. D'ailleurs, et toujours par mesure d'hygiène, il était vivement déconseillé d'échanger des propos avec d'autres salariés. Ici comme ailleurs, il était interdit de communiquer autrement que sous le contrôle du Quantique.

Mais Bastian avait tout loisir d'observer. Il observa l'enchevêtrement des canalisations dont les couleurs distinctes devaient avoir une signification. Il savait qu'en bout de chaîne, à son poste, étaient finalisées les portions qui partaient vers la tuyauterie au cryptogramme décrivant une assiette.

Sa curiosité le poussait à connaître le mécanisme d'ensemble avant le passage aux exhausteurs de goûts qui précédait la conception des pains.

L'aromatisation s'exerçait dans d'immenses cuves chauffées alimentées par d'autres tuyauteries dont il était compliqué de suivre le tracé initial.

Il savait qu'à l'entrée de l'édifice, à l'étage, trônait un laboratoire. Lorsqu'il prenait ou quittait ses fonctions, il croisait parfois des hommes vêtus de blanc qui œuvraient en ce lieu discret.

Les laboratoires étaient présents un peu par-

tout dans la Cité. Ils servaient à assurer la bonne santé de chacun en prévenant toute potentielle affection par des prélèvements d'exsudats, de sang, de liquides séminaux ou autres.

Mais le verdict sanitaire le plus probant venait des eaux usées. Il avait la vertu de n'être point intrusif et de rassurer une population que, la peur de l'obsolescence aidant, la maladie terrorisait.

Bastian pensa que le laboratoire présent ici était sans doute préposé à définir et équilibrer les composants de l'alimentation en fonction des résultats d'analyse effectués sur les eaux usées. Sans doute. Mais l'absence de certitude, mêlée à l'assèchement de ses capacités cérébrales désormais entièrement tournées vers des questionnements, le mettaient dans un état de tourment tel qu'il n'avait jamais connu.

Que mangeait-il au juste ? Qui décidait de ses repas ? Qui organisait sa vie ?

Bastian souffrait de cette décompensation qui touchait bon nombre de manuels, notamment lorsqu'une majeure partie de leur existence avait été absorbée par une surcharge intellectuelle. Les lignes de commande et la programmation des robots avaient eu le privilège de lui confisquer la moindre faculté de réfléchir, de réfléchir de manière autonome et posée. L'esprit sans cesse en alerte dans une activité macrophage devenue

passion, il n'avait pas vu fondre les heures, les jours, les années.

À présent, il rentrait chez lui d'un pas hâtif, s'efforçant de passer au travers des halberdes de désinfectant dont on arrosait chaque individu au terme de la journée.

Il fuyait le racolage publicitaire, considérait accablé la stèle centrale autour de laquelle gravitaient les louangeurs du Quantique, ignorait les boutiques de gamification.

D'ailleurs, si jusque-là on avait autorisé les confrontations avec des avatars animés par l'Intelligence Artificielle, il ne trouvait aucune passion à ce jeu imbécile où on le mettait à contribution pour améliorer le mode de vie d'humains propulsés sur une « autre planète » improbable, faite de cratères et de déserts, pour concrétiser un rêve d'ores et déjà irréalisable dans l'enceinte de la Cité.

Une fois chez lui, il se cloîtrait au plus profond de ses couvertures, assommé par un quotidien devenu oppressant. Et il serrait fort entre ses doigts le seul lien qui lui maintenait la raison en état : cette vieille image qui lui ramenait en mémoire le souvenir douxereux d'une main calleuse dans sa main frêle d'enfant.

L'image avait chu. Elle avait chu à proximité

du bac à recyclage où se diluaient les portions défectueuses. Bastian se pencha au sol pour la ramasser mais au moment où il allait la saisir, sa main côtoya une épaisse chaussure terreuse.

Lorsqu'il pivota la tête, son regard croisa les yeux sombres de l'administrateur, penché sur lui.

Bastian s'empessa d'attraper l'image mais sa main fut happée par une poigne qui l'immobilisa solidement.

Il s'étonna du geste : par mesure d'hygiène, toucher autrui était interdit dans la Cité. Ceci ne semblait pas perturber l'administrateur qui le forait d'un œil toujours aussi froid.

– Bastian ! dit-il au bout de quelques secondes qui parurent une éternité.

Pourquoi avait-il prononcé ce nom ? Comment savait-il qui figurait sur l'image ? Qu'allait-il advenir de son précieux trésor ? Pourquoi l'œil perçant refusait de se détacher de lui ?

– Tu t'appelles Bastian ?

– Je suis... Je suis... VP 657 482 ! balbutia t-il pris d'un tremblement, terrorisé par la poigne qui le maintenait fermement.

– Reste baissé ! ordonna l'administrateur relâchant l'entrave.

Il ramassa l'image et la tendit au jeune homme.

– J’ai connu ton grand-père !

Bastian le dévisagea avec suspicion. L’homme mentait. C’était impossible. S’il avait réellement pu connaître son grand-père, il eût été improductif et même obsolète. Or l’homme portait sur le visage la couleur de la performance. Il était sans doute de ces mouchards dont il fallait se méfier dans une société où la délation était érigée en modèle.

– N’aie pas peur ! dit l’homme posant la main sur son bras, une main amicale qui derechef le déconcerta.

Il eut un sursaut qui l’incita à retirer le bras.

– Tu vas te redresser maintenant et me suivre !
Tu veux bien ?

Avait-il le choix ? Le suivre où ? De toute manière, il était placé sous son autorité et le pouvoir des administrateurs était incontestable et incontesté.

Il fallait descendre dans les profondeurs.

Autant que le faible éclairage de la lampe frontale permettait de le distinguer, il y eut une première galerie souterraine, creusée dans la roche, traversée d’un filet d’eau clair qu’ils parcoururent jusqu’à une grille obturant une épaisse porte de verre.

La porte s’ouvrait sur un labyrinthe d’allées

nivelées qui conduisaient vers une étonnante construction rectiligne sur laquelle était posée une sorte de tombereau fermé.

– Monte ! dit l’homme en le poussant dans l’engin.

Il disposait d’un appareil à télécommande d’une époque révolue. Quand il eut actionné une manette, l’engin se mit à glisser sur des barres rectilignes qui l’entraînèrent vers une autre galerie, sombre et interminablement longue.

Bastian appréhendait de plus en plus ce périple à la finalité inconnue car l’homme restait de marbre. Il songea un instant, que peut-être était-ce là qu’il disparaîtrait comme disparaissaient soudainement les improductifs et les obsolètes, dans les profondeurs terrestres.

– N’aie pas peur ! répéta l’homme agrippant son bras dans un geste affectueux.

Cette fois Bastian conserva le réconfort de la main, rasséréiné par la voix paisible qui s’efforçait de calmer ses inquiétudes.

Une lueur diurne, en haut, annonçait l’issue de la galerie. Il fallait grimper à présent, grimper un sentier étroit et peu à peu broussailleux qui menait vers un chemin plus large.

Où était-il ? Où menait cette jungle épaisse si semblable à la jungle qui tentait d’envahir le mur d’enceinte de la Cité ?

La broussaille s’effaça à l’orée d’une clairière, une large clairière ensoleillée parsemée de fougères, d’herbe, de mousse, de feuilles.

Aucun drone ne striait le ciel, constellé d’oiseaux qui piaillaient joyeusement à travers les frondaisons.

Émerveillé, Bastian avançait d’un pas maladroit, ne sachant où tourner la tête, étourdi par une végétation traversée de couleurs et de parfums féeriques.

L’homme marchait à ses côtés et semblait prendre un malin plaisir à partager l’éblouissement de ses yeux, devinant les milliers de questions qui devaient tarauder le jeune homme, brutalement propulsé dans un inimaginable Éden.

Cependant, son sourire fut meurtri d’une infinie tristesse quand, au cœur de cet Éden, il cueillit un fruit presque défendu, le lui tendit et l’observa dévorer avec jubilation cette nourriture, lui qui ne connaissait de pitance que celle qui allait de l’égout à l’assiette.

– Où est-ce que je suis ?

– Dans un monde qui existe encore. Un monde authentique.

Et il ajouta d’un ton énigmatique :

– L’authenticisme existe. Il existe encore et existera toujours !

La bâtisse était là, au bout du chemin rocailleux. Un immense édifice étagé, tout en pierre, au pied duquel étaient piquées des fleurs multicolores.

La pièce qui les accueillit était tapissée d'étagères où s'entassait une foultitude d'objets étrangers à sa perception.

Des tableaux, des sculptures, des jeux, des enregistrements de musiques et de films, des bibelots, un brin de houx, le dessin d'un enfant, un cœur gravé de mots d'amour, des livres. Des livres...

– Qu'est-ce que c'est ?

L'homme ne répondit pas. Il prit un livre, l'ouvrit. Bastian découvrit une succession de lettres collées les unes aux autres à la signification incompréhensible.

Dans l'incubateur insurrectionnel, on lui avait enseigné les pictogrammes, les chiffres, les lettres, les symboles, les équations qui le préparaient à la programmation. Mais il ignorait que deux lettres accolées l'une à l'autre pouvait former un mot et que plusieurs mots pouvaient former une phrase.

Bastian ne savait pas lire. L'autodafé numérique avait décimé la littérature.

La lecture considérée « non-essentielle », la scolarité se résumait à l'apprentissage de la

programmation, au décodage des pictogrammes, à l'enseignement de la survie.

Soudain, Bastian se figea, pétrifié. Au coin d'un rayonnage, il aperçut dans un cadre une image, une photographie. Elle représentait son hôte, debout au côté d'une femme et devant eux cinq chérubins rieurs. Une famille.

Une famille... Les lois édictées par le Quantique censuraient le terreau familial, un terreau incontrôlable susceptible de détourner la femme de son utilité procréative et l'enfant de son destin efficient.

Le Quantique avait cloisonné les femmes dans la procréation. D'abord écartées des activités professionnelles pour protéger leur maternité, elles avaient été éloignées des hommes afin de les préserver des exactions susceptibles de les atteindre.

Ainsi, parquées à l'abri des regards masculins, elles avaient pour seules fonctions de concevoir et reproduire, par insémination à partir des semences recueillies dans les réceptacles des femmes artificielles.

À travers l'image, Bastian découvrait une famille, une véritable famille. Mais sur le cliché, il fut particulièrement interpellé par un jeune garçon assis sur les genoux d'un homme plus âgé et son hôte, qui continuait à suivre le circuit

de son regard, sembla déceler le questionnement qui l'animait.

– Tu aimerais savoir où il est ?

Cette fois, l'homme se détourna, embarrassé. Comment allait-il lui expliquer que le Big Bug avait anéanti l'Ancien Monde, avec son histoire, sa culture, ses traditions, son héritage.

Comment lui expliquer que le Quantique avait éradiqué toute forme de transmission de la connaissance, du passé.

Comment lui expliquer que le Quantique avait fait des humains des matricules dociles et incultes, jetés dans un quadrilatère de paradoxes maîtrisés par des privations de libertés et de plaisirs.

Comment lui avouer que son grand-père lui avait été arraché car il avait commis le crime de transmettre oralement ce que la disparition du livre et de l'écriture avait définitivement condamné.

Comment lui avouer que son grand-père, étiqueté meneur, subversif, avait servi d'exemple pour abolir toute forme de contestation.

Comment lui avouer que son grand-père lui avait été arraché pour gonfler la cohorte des obsolètes destinés à être des cobayes pour des expériences nouvelles servant à améliorer le quotidien ou la santé des productifs.

Comment lui avouer que son grand-père était probablement... mort.

Au fur et à mesure qu'il recevait les cruelles révélations, le visage de Bastian se décomposait, trahissait l'effondrement de tant de certitudes que les années d'endoctrinement lui avaient inculquées.

Serrant les poings avec force, il osa à peine balbutier :

– Qui l'a... pris ?

L'homme désigna un objet rustique, étroit et long en profondeur.

– Ça ! dit-il d'une voix neutre.

C'était une tour d'ordinateur, de ces vieux ordinateurs à l'écran plasma qu'il avait vu exposés dans le grand musée virtuel du numérique.

Devant son air perplexe, il ajouta avec une pointe d'ironie :

– Qu'il soit du dernier cri ou du premier va-gissement, un ordinateur reste un ordinateur. Et qu'il s'agisse d'un vieil ordinateur ou du Quantique, tu es bien placé pour savoir qu'un ordinateur n'est ni plus ni moins qu'une machine !

Une machine.

Le Quantique n'est qu'une machine. Une machine fonctionnant à coups de codes, de programmes, d'algorithmes.

Une machine qui avale et qui crache les données qu'on lui injecte...

Le Quantique protège... Il ordonne les pensées, gouverne les humeurs, gère le rire, interdit le rêve...

Le Quantique protège de la maladie... Il sépare, il isole, il décime les familles, il interdit l'approche et le toucher...

Le Quantique protège de la criminalité... Il criminalise le plaisir, conditionne la distraction à ne trouver du bonheur que dans l'absurdité d'un châtement...

Le Quantique protège des soubresauts numériques... Il muselle, n'autorise la parole qu'avec des algorithmes...

Le Quantique protège des aléas climatiques... Il repousse les frontières de l'ignominie à recycler jusqu'aux mortels et impose un mode de vie aussi déshumanisé qu'inhumain... dans un monde où l'air est respirable et la vie irrespirable.

Le Quantique est une machine. Juste une machine. Mais qui a programmé cette machine ? À partir de quelles données ? Et pour quel dessein ? Qui a personnalisé le Quantique tout en dépersonnalisant l'humain ?

L'homme avait mis en route l'ordinateur et l'écran s'ouvrit sur des oscillations.

- Tu aimerais savoir qui contrôle tout ceci ?
Bastian hocha la tête.
– Eh bien regarde !

L'hologramme accoutré d'une blouse blanche a surgi près du lit et l'observe d'un air docte la main calée sous le menton.

Voilà qu'il enchaîne rapidement des questions auxquelles Bastian doit répondre par « oui » ou par « non ».

...Bastian a honoré toutes les questions. Il a honoré toutes les questions, jusqu'à la dernière.

- Parce qu'il a compris ce qu'elle signifie :
– Êtes-vous heureux ?

*Le Quadrilatère
des Paradoxes*
Genesis

Prologue

Le livre prémonitoire n'existe pas.

En l'an 2000 paraissait en ligne, dans le cadre de la littérature hypertextuelle, le roman intitulé *Une araignée dans la toile* que l'on pourrait qualifier d'œuvre prémonitoire. Il a navigué sur internet près de 20 ans avant sa publication en version papier en septembre 2019. On pouvait relever de *curieuses similitudes* avec l'époque actuelle, ayant fait l'objet d'une étude qu'il est bon de restituer intégralement ici :

Ce récit imaginaire, traité sous forme humoristique, qui visait l'horizon lointain des années 2020 à 2050, n'a jamais eu la prétention d'être un livre prémonitoire. Vingt ans plus tard, force est de constater que plusieurs éléments inclus dans le roman ont épousé la réalité contemporaine.

Comment ne pas rapprocher certains extraits

d'événements politiques récents lorsqu'on lit, textuellement :

« Wenjob (..) ne dirigeait aucun parti. Il était seulement l'initiateur d'un mouvement » ; « Le mouvement est en marche ». Ou s'agissant d'ordre mondial : « (..) À la résistance passive des populations soumises à un diktat, succédèrent des émeutes entraînant l'éviction des pouvoirs totalitaires. De véritables révolutions bouleversaient la cartographie politique mondiale ».

Comment ne pas rapprocher ces « petites unités de production qui se mirent à pulluler » du concept de l'auto-entreprise initié... en 2008. Comment ne pas se surprendre d'une description de l'entreprise tout à fait d'actualité à l'heure de la start-up ou du renouveau artisanal : « (..) les jeunes patrons signaient plus modestement Mimi, Nono, Lulu, dans les soirées techno où ils s'éclataient en baskets » ; « Consciente que l'efficacité créative était plus souvent le fait de la réflexion horizontale que de l'agitation verticale, l'entreprise humaniste avait la particularité d'allonger les cerveaux dans des hamacs ou sous des cocotiers (..) elle s'efforçait de préserver le bien-être, gage de motivation et de compétence, qui engendrait une production de qualité » ; « Le service de la réorganisation

commerciale avait pour mission de réhabiliter les transactions à caractère artisanal ».

Que penser des mots prononcés par Jon Web dans son ultime allocution, si proche de l'idéal écologiste qui anime la sphère vingt ans plus tard : « Les grandes villes sont dépeuplées au profit des campagnes. Les entreprises gigantesques ont cédé le pas à des entreprises de petites tailles qui privilégient la diffusion de produits locaux de qualité. Les microstructures assurent le plein emploi et l'équité économique planétaire. L'entreprise humaniste repeuple les campagnes, aère les villes, favorise le commerce de proximité, offre aux individus une meilleure qualité de vie. (..) Prendre le temps de vivre et de respirer, diminuer les contraintes, tels sont les objectifs prioritaires. Le droit à la créativité est un droit fondamental. Il permet à l'individu de se suffire à lui-même par la vente ou la consommation de ses propres produits (..)»

Comment ne pas rapprocher ce repeuplement des campagnes et cette aspiration à vivre une meilleure qualité de vie du mouvement post-covid qui incite nombre de salariés à démissionner de leur emploi pour se reconvertir dans une activité moins chronophage.

Et à l'ère des réseaux sociaux tout puissants

que penser de cette observation : « Le pouvoir est suspendu à la communication ». Comment ne pas voir une analogie avec l'époque présente dans la gestion journalistique de l'actualité, conditionnée à ces mêmes réseaux sociaux et à une prépondérance de l'information en ligne : « (..) les médias officiels perdirent ce qui leur restait de crédibilité. Depuis longtemps déjà le site divulguait ses propres informations (..) Le Web Indépendant, en lien avec le site Wenjob, diffusait à un taux d'écoute qui battait des records. »

Que penser encore d'un discrédit politique ainsi dépeint à la parution du livre : « Depuis quelques temps, la désaffection des électeurs pour leurs dirigeants n'avait cessé de renforcer l'abstentionnisme. On n'osait plus donner les résultats en terme d'électeur mais uniquement en terme de pourcentage (..) »

Que penser des préconisations du Webworld en matière de soins, mises en parallèle vingt ans plus tard avec la prolifération des médecines alternatives, privilégiant le bien-être et prônant la prise en charge médicale des activités sportives : « Lorsque le corps souffrait, l'antidote de base était le repos. Pour améliorer le bien-être individuel et collectif de la population, les dépenses de santé étaient

transférées vers les activités de loisirs, offertes à tout un chacun dans le Webworld ».

Enfin, à l'ère des plateformes proposant sur la Toile des distractions en tous genres, et permettant au quidam d'exprimer sa créativité, que penser de ces propos : « Ce fut surtout dans le domaine culturel que la nouvelle économie fit des ravages. (..) Voilà que, devant les étals interminables du Webworld, les clients capricieux se mettaient à réclamer des airs de musique oubliés ou inédits, ou potassaient des ouvrages que jamais la culture bêta n'eût autorisés sur les marchés traditionnels. »

Ainsi, en l'an 2000, étaient tracés les contours d'un modèle sociétal qui allait émerger 20 ans plus tard. En regard de cette expérience dite *prémonitoire*, on peut s'interroger sur le concept même de *prémonition* et sur ce qui la caractérise.

À contrario, en décembre 2021, Ariane a lancé dans l'espace le télescope *James Webb* pour prendre le relais du télescope Hubble. Rien à voir avec *Jon Web*, le héros du roman *Une araignée dans la Toile* paru en septembre 2000. Le *Web* n'est que l'autre nom de la Toile ; quant à *Jon* il peut être l'acronyme d'un logiciel open-source de gestion java, la traduction du code binaire 01101010 01101111 01101110, le diminutif de

Jonathan ou... simplement un prénom choisi au hasard. Le télescope James Webb a été baptisé de la sorte en 2002 par la NASA pour glorifier celui qui en fut l'administrateur entre 1961 et 1968 et honorer son implication dans le programme Apollo. Seul *télescopage* permis, le clin d'œil d'un roman fictif décryptant l'univers technologique d'internet à un instrument technologique visant à décrypter l'univers.

Le livre *prémonitoire* n'existe pas. L'œuvre magistrale de George Orwell intitulée 1984 et publiée en 1948, que d'aucuns ont qualifiée de *roman pamphlétaire*, n'est ni plus ni moins que le résultat d'une observation, d'une analyse, d'une projection, comme toute œuvre *visionnaire*.

L'observation d'une époque donnée, l'analyse de son évolution et la projection dans un imaginaire romancé qui, comme tout roman, est une œuvre **de pure fiction**.

Le livre dit *prémonitoire* n'a pas vocation à l'être. Il a vocation à avertir, à prévenir, à susciter l'éveil des consciences pour éviter que les mutations les plus néfastes entraînent les sociétés vers l'abîme.

S'appuyant sur sa contemporanéité, Orwell n'a fait qu'observer et constater les dérives totalitaires de l'Allemagne nazie et surtout cel-

les de l'URSS de Staline, où trônait le culte de la personnalité, pour imaginer un avenir hypothétique et fantasmé, celui d'une société d'ultra surveillance, la société de « *Big Brother is watching you* » (*Le Grand Frère te surveille*), où chaque individu serait épié et contrôlé dans les moindres gestes de sa vie.

Cependant, comment ne pas discerner dans cette œuvre purement imaginaire, un roman *visionnaire* plutôt que pamphlétaire, et comment ne pas supposer la réaction d'Orwell s'il découvrait la Chine contemporaine.

Que penserait-il de la généralisation de la reconnaissance faciale ? Que penserait-il de cet univers qui, avec l'avènement des nouvelles technologies, a plongé le cauchemar de *Big Brother* dans la réalité.

Plutôt qu'une œuvre pamphlétaire ou visionnaire sans doute faut-il voir dans le roman d'Orwell une mise en garde sur les dérives d'une société où tout est sous contrôle, où toute forme de contestation est muselée, condamnée, où l'esprit critique est censuré, la rébellion réprimée, la double pensée (*Novlang*) institutionnalisée, où la privation de liberté dépasse les limites de l'acceptable, où l'exception liberticide devient la norme. Dérives qui conduisent irrémédiablement vers une gouvernance totalitaire, seule à même

de contenir les révoltes.

On peut relier l'ouvrage d'Orwell au tout aussi *visionnaire* opéra rock du groupe *Pink Floyd*, intitulé *The Wall*, (dont l'auteur adresse d'ailleurs une œillade à Orwell à travers le film éponyme sorti en 1982), où le héros construit brique après brique un mur pour se protéger de ses peurs, et dont on retient une scène sur-réaliste évoquant des jeunes gents vêtus d'uniformes qui défilent d'un pas mécanique et à bonne distance sur un tapis roulant, comme des robots condamnés à suivre la cadence morbide imposée par leurs aînés. Œuvre *prémonitoire*... si semblable à ces clichés d'enfants tenus à bonne distance sur des parcours fléchés par une pandémie, des enfants privés d'enfance, d'une enfance *normale*. Tout comme on peut le rapprocher du blockbuster *V pour Vendetta*, adapté d'une bande dessinée d'Alan Moore et David Lloyd, où le héros, assoiffé de liberté, s'est fixé pour dessein d'abattre le régime totalitaire qui oppresse son peuple.

Tout comme on peut le rapprocher de bien d'autres œuvres de science-fiction. La filmographie, à l'instar de la littérature dont elle s'inspire parfois, est riche de projections apocalyptiques.

Rien d'étonnant à ce que les créatifs, qu'ils

soient écrivains ou cinéastes, se rejoignent dans leurs constructions imaginaires, dont le canevas est souvent identique et inspire des *dystopies*, univers futuristes lugubres où pourtant « *tout va bien* », des dystopies consécutives à des cataclysmes : bombardement nucléaire, catastrophes écologiques, crises sanitaires, villes en ruine désertées, meurtres, pillages, sauvagerie. Même si au fil du temps le désordre nucléaire, devenu moins crédible en matière de filmographie, a cédé au désordre sanitaire et écologique où la peur de la maladie, de la mort, trouvent un meilleur écho dans le contentement du frisson.

Rien d'étonnant non plus à ce que les créatifs soient conduits au même cheminement, au même constat, aux mêmes conclusions : comment contenir une société en déclin sinon à faire intervenir une force divine, une intelligence extra-terrestre ou une gouvernance liberticide. Et, à défaut de force divine ou d'intelligence extra-terrestre, rien d'étonnant à ce qu'ils soient conduits à imaginer le futur sous une gouvernance arbitraire, car seule une dictature peut conforter une idéologie liberticide.

Contrairement à la démocratie qui autorise toutes les libertés, dont en premier lieu la liberté d'expression, le régime totalitaire n'a d'autre choix que de basculer dans la répression

pour survivre. Si un bouleversement de l'ordre social ne peut intervenir que par l'adhésion ou le diktat, une idéologie sans adhésion ne peut être gouvernée que par la force. Des décisions prises sans l'adhésion sincère d'une majorité, et qui franchissent les limites de l'acceptable, mènent inéluctablement à la rébellion que seule une gouvernance faite de terreur peut museler.

La construction imaginaire d'une société post-chaos est propre aux romans qualifiés de dystopies dans la lignée desquels s'inscrit *Le Quadrilatère des Paradoxes*.

En ce sens, le roman n'a rien de novateur concernant la trame du récit. Il pousse seulement à son paroxysme une projection futuriste dans un univers liberticide, où « *l'air est respirable et la vie irrespirable* ».

Si le livre d'Orwell se référait à L'URSS stalinienne des années 1940, *Le Quadrilatère des Paradoxes* s'inspire de la Chine des années 2020, un pays dont les balbutiements pandémiques ont révélé les plus abjects aspects du totalitarisme digitalisé.

On a pu observer en direct l'effroi d'une population pourchassée par des drones incrustés de haut-parleurs, distillant des messages venus d'*êtres invisibles*, en charge de ramener les

réfractaires au confinement. Des drones inspectant l'intimité des individus jusque devant les fenêtres de leur domicile. La reconnaissance faciale glorifiée, menant à l'exposition sur des écrans géants, en pleine rue, des contrevenants à l'idéologie en place. La télésurveillance poussée à l'extrême qui épie chaque fait et geste par l'identification faciale, digitale, voire même par les odeurs.

Quand la réalité rejoint la fiction, elle interpelle, elle blesse, elle effraie.

L'époque contemporaine, faite de bouleversements numériques, de perspectives robotisées, d'Intelligence Artificielle, d'écroulement écologique et de promesses de pandémies, est riche en enseignement et constitue un formidable creuset pour l'inventivité.

La pandémie covid, qui a enfermé la moitié de la planète dans un confinement délétère, a constitué un extraordinaire champ expérimental pour le créatif, lequel n'a d'ailleurs pas eu grand effort à fournir pour travailler son imagination. Jamais la réalité, une réalité impensable, invraisemblable, n'a dicté une trame créative de manière aussi inespérée. À partir du moment présent, il était aisé de concevoir une société future entièrement sous contrôle.

Le film *Songbird* d'Adam Mason, sorti en 2021, en est une parfaite illustration. Le scénario projette dans l'univers futuriste de covid 23, un univers où la population est enfermée dans un éternel confinement sous peine d'être abattue, harcelée et menacée par des drones, soumise à un dépistage quotidien via les Smartphones et devant justifier d'une immunité acquise par le port d'un bracelet en guise de laissez-passer. Un univers qui égrène quotidiennement le décompte morbide des contaminés, des réanimés, des trépassés.

Un univers où le « *département des services sanitaires de Los Angeles* » dirigé par un personnage corrompu et opportuniste, terrorise et pourchasse avec délectation ses proies pour les parquer dans des « *zones de quarantaine* », camps d'internement soumis à la barbarie.

Un univers où le couvre-feu laisse les rues désertes, où la seule circulation autorisée est celle des coursiers livreurs de nourriture.

Un univers où les gens se touchent à travers une porte et s'embrassent à travers une vitre.

Comment ne pas s'effrayer de cette fiction alors que, déjà, des esprits mortifères se plaisent à annoncer, non sans un certain cynisme, des jours pires que ceux infligés par la pandémie et

où la résignation ne serait qu'une *question d'habitude*, simplement *l'art de s'habituer au pire*.

L'inspiration créatrice sait construire des imaginaires virtuels, une virtualité qui, lorsqu'elle s'incruste dans la réalité, laisse présager des schémas futuristes apocalyptiques. Des schémas qui ne devraient jamais quitter l'univers de la filmographie.

Notre époque qui n'est ni plus ni moins insoutenable que les époques précédentes. À la crainte d'une humanité de monstres déformés par la catastrophe nucléaire, qui a bercé une bonne partie du siècle dernier, se sont juste substituées d'autres peurs, plus nombreuses, plus effroyables, plus confuses.

Durant ces dernières années, la boussole indiquait une seule direction, celle du progrès, de la modernisation. Le progrès était adossé à l'invention de nouvelles machines, de nouvelles techniques destinées à accroître la productivité pour servir à tout un chacun le confort. La modernisation allait apporter à tous une vie meilleure, un meilleur niveau d'éducation, de culture ou de soins, un allongement de l'espérance de vie, une société de loisirs et de plaisirs.

Depuis l'avènement de l'internet, la boussole s'est emballée puis dérégulée. Via les ré-

seaux sociaux, le numérique a permis à des groupuscules de s'exprimer bruyamment, de se communautariser à l'appel d'algorithmes et d'imposer peu à peu des idées qui avaient bien peu d'impact naguère, conduisant à l'émergence d'une autre vision du progrès pour répondre à d'autres désirs : celui de combattre le réchauffement climatique, celui de vivre éternellement en bonne santé, celui d'être à l'abri de toute forme de terrorisme, celui de confier aux robots les tâches ingrates et à l'Intelligence Artificielle la gestion du quotidien.

Chacune de ces communautés a tailladé vers elle sa part de Yalta dans un enchevêtrement de paradoxes, peu solubles entre eux, qui tirelle les individus entre le climat, la santé, la sécurité, la robotique, semant la confusion et surtout une perte de repères.

La boussole est devenue instable, s'est détraquée. Quand la boussole va dans toutes les directions et s'affole, une gouvernance équilibrée devient impossible.

Les paradoxes ont de tout temps existé.

Que dire de la révolution de 1789 qui a coupé la tête d'un monarque pour installer à sa place un empereur 20 ans plus tard.

Que dire du prix Nobel de la paix conçu pour

honorer les pacifistes et décerné le plus souvent à des guerroyeurs.

Notre époque actuelle est semée de petits et de grands paradoxes. Ainsi, alors que l'écologie impose la mobilité réduite, paradoxalement, on découvre en Chine, pays pionnier en la matière, des cimetières de bicyclettes abandonnées qui polluent l'environnement.

De même, on ne compte plus le nombre d'applications virtuelles destinées à soigner la dépression alors que, paradoxalement, l'usage addictif du virtuel provoque la dépression.

Et que penser des mesures restrictives de libertés généralement prises au nom du *bien commun*, immédiatement associé à son corollaire *la responsabilité collective* qui, paradoxalement, s'empresse d'accuser *la responsabilité individuelle* de ses propres défaillances. Notamment lorsque les mesures prises pour le *bien commun* vont à l'encontre du *sens commun*... le *bon sens*.

Le Quadrilatère des Paradoxes, Genesis dénonce, tout au long de ces lignes, les innombrables contradictions qui émaillent les sources du roman.

Contexte

Le Quadrilatère des Paradoxes projette vers l'an 2050, dans un monde futur où l'Intelligence Artificielle domine. La pollution n'est plus, le climat est maîtrisé, la violence est inexistante, les fléaux endémiques sont enrayerés, la société est sous contrôle. Un monde où « *tout va bien* ».

Suite à l'explosion du *cloud* (« *nuage* » emmagasinant les informations), la majeure partie des données numériques a disparu jetant l'univers dans le chaos. Des algorithmes élaborés ont permis de restituer une gouvernance à travers le Quantique, un ordinateur puissant, mais aussi entité anonyme, invisible, masquée, qui règne en instillant la peur.

Les habitants n'ont plus d'identité mais un matricule. Ils vivent à l'intérieur d'une Cité cernée d'une muraille qu'il est interdit de franchir, l'ennemi désigné étant la *jungle extérieure*.

Le Quantique garantit à chacun la gratuité du gîte, du couvert, de l'habillement, de l'éducation.

Il garantit à chacun une activité, une occupation, un emploi. Il garantit à chacun une vie saine dans un environnement de bien-être et de paix.

Le Quantique assure à chacun la tranquillité par le pouvoir d'une ubiquité disséminée dans chaque ruelle, chaque recoin de la Cité, et matérialisée par la vidéosurveillance.

Le Quantique maîtrise les relations digitales en contrôlant les échanges, dévolus aux seules nécessités, celles d'être informé constamment des vertus protectrices de la Cité, celles d'être secouru illico en cas de défaillance grâce au bracelet numérique.

Les réseaux sociaux, les sites de loisirs, de culture, de streaming, les sites non productifs ont été confisqués. La messagerie est limitée et prioritairement consacrée aux sollicitations officielles.

Les loisirs sont interdits. Le Quantique autorise un seul jeu et surveille les participants à travers les avatars qu'il crée.

Afin d'éviter d'éventuelles pandémies, aucun plaisir n'est permis, pas plus que les contacts humains : s'approcher, se toucher, rire naturellement ou communiquer.

Le Quantique édicte des lois liberticides serties d'une intention louable : *le bien commun*. Au nom du bien commun, il déconstruit, efface

la mémoire collective, inverse les valeurs, stigmatise, hystérise, édifie un monde où règne la faim, la frustration.

Un monde où l'air est respirable. Et la vie irrespirable.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

Le culte du Quantique

Le Quantique est incarné sous la forme d'une colossale statue de marbre, « *géant magnifique brandissant au-dessus de sa tête un ordinateur quantique, merveille d'ingéniosité, fusion de l'homme et de la machine* », devant lequel se prosternent les fidèles.

Célébré « *en des commémorations réjouissantes* », il est vénéré, fleuri, enluminé et autour de sa stèle « *gravitent les louangeurs du Quantique* ».

Chaque être humain « *doit lui vouer une profonde gratitude* » car « *le Quantique est seul guide, un guide bienfaiteur* ».

Le culte du Quantique est le culte d'une fusion de l'homme et de la machine. L'humain doit pouvoir se reconnaître en elle, afin de ne pas se sentir esclave de cette même machine.

Le Quantique se targue du culte de la personnalité qui lui est dévolu à travers l'idolâtrie d'une statue et une omniprésence dans la virtualité.

Guide sacré qui agit pour le *bien commun*, c'est au nom du *bien commun* qu'est instauré un

régime d'exception privant de libertés tout ou partie de la population.

Le pouvoir liberticide du Quantique est né de l'effacement de la majeure partie des données informatiques suite à un « *Big Bug* », nommé « *le Chaos* ». Le *Grand Bug* a « *anéanti l'Ancien Monde, avec son histoire, sa culture, ses traditions, son héritage* ».

Cependant, à partir d'algorithmes, il a été possible d'édifier une gouvernance prenant en compte les paradoxes, les desseins contradictoires, et « *qui a su concilier les nécessités sécuritaires, sanitaires, environnementales et numériques dans une sereine cohabitation* ».

À cette fin le Quantique a « *éradiqué toute forme de transmission de la connaissance, du passé* ».

Le Quantique est né d'un sentiment de chaos imminent ou exaucé, incitant la population à désirer un *pouvoir fort*, un *pouvoir autoritaire*. La dictature se faufile généralement derrière le chaos. La démocratie, si altérée qu'elle puisse l'être par l'abstention, est le dernier rempart laissé à l'individu pour choisir la société qu'il désire ou qu'il rejette. Si les démocraties respectent la liberté d'expression, la liberté de réunion, la liberté de déplacement, la liberté

culturelle et cultuelle, à l'opposé le Quantique interdit tous ces droits.

Le Quantique a dosé la privation de libertés à l'aune d'une évaluation *d'acceptabilité* : jusqu'où l'humain peut accepter l'inacceptable ? Jusqu'où l'humain peut accepter des privations de libertés sans s'insurger ?

Le Quantique édicte des lois coercitives mais il édicte ces lois au nom du *bien commun*, un *bien commun* adapté à son idéologie, une idéologie despotique.

Le pouvoir liberticide du Quantique s'inspire du champ expérimental pandémique qui a permis de mesurer *in vivo* le degré *d'acceptabilité* des individus face à toutes sortes de mesures restrictives. Quand *l'acceptabilité* laisse entrer dans l'usage une mesure d'exception, par un renoncement enveloppé dans le brocart du fatalisme ou une résignation commodément rebaptisée *résilience*, la porte est grande ouverte à un engrenage de mesures d'exception.

La dictature du Quantique est le résultat d'un nombre de paradoxes devenus ingérables, entraînant vers le Chaos. Les limites de l'inacceptable atteintes, il ne reste qu'un pouvoir arbitraire pour *normaliser* les mesures d'exception.

Le Quantique protège

Le Quantique « garantit à chacun une vie saine dans un environnement de bien-être et de paix. Le Quantique a mis à l'abri chaque être humain au sein de la Cité (..) Car le Quantique protège. Il protège de la maladie. Il protège de la criminalité. Il protège des aléas climatiques. Il protège des soubresauts numériques. Le Quantique décide de tout. »

Le Quantique assoit sa dictature sur un maître-mot : *protéger*. Mais pour qu'il puisse protéger encore faut-il qu'il ait une raison de protéger. À ce titre, il se doit de désigner un ennemi pour attirer l'adhésion, le consentement, le désir de protection de la population.

À l'époque d'Orwell, la planète était divisée en deux blocs majeurs, le bloc de l'Est et le bloc de l'Ouest qui diffusaient chacun une idéologie antagonique. L'un était l'ennemi de l'autre. C'est au nom de la protection du peuple de l'Est contre l'ennemi de l'Ouest que la dictature stalinienne a été instaurée.

Le Quantique a essentiellement pour ennemi

la mort. Accessoirement, et à l'instar des anciens châtelains du moyen-âge qui protégeaient les vilains derrière la muraille de leur forteresse, le Quantique protège d'un ennemi concrétisé par la jungle située de l'autre côté du mur.

À défaut d'assurer l'immortalité, le Quantique se doit de protéger la population de tous les aléas qui pourraient provoquer une mort instantanée.

Il protège l'individu de la mort, de la peur de la mort, du refus de la mort.

Il protège de la peur d'une perspective de mort criminelle, de la peur d'une perspective de mort sanitaire, de la peur d'une perspective de mort climatique, de la peur d'une perspective de mort numérique.

Il protège de *l'inacceptable*.

De fait, il s'arroge *l'acceptabilité* de mesures liberticides, car toute mesure liberticide est prise dans le but de *protéger* l'individu, de le *sauver*.

Mais paradoxalement, dans cette société de frustration, d'absence de plaisirs, cette société étouffante où aucune respiration n'est permise, où l'être humain ne vit que pour le travail et où tout est sous contrôle, à la peur de mourir s'est substitué le désir de mourir : « *Laissez-moi ! Laissez-moi ! Laissez-moi mourir ! Je veux mourir !* »

Le Quadrilatère des Paradoxes interroge sur une évidente réalité : que devient la *peur de la mort* et les mesures liberticides qui en découlent dans une société où il n'y a *aucun intérêt à vivre* ?

Le Quantique contrôle

Le Quantique contrôle l'usage des communications. Il a confisqué les réseaux sociaux « *depuis des lustres* », d'abord dans un souci de limiter la bande passante, les serveurs étant saturés, ensuite dans un souci climatique en raison de la pollution provoquée par ces mêmes serveurs.

L'utilisation du numérique n'est autorisée « *que dans un cadre officiel* ». L'individu n'a droit qu'à « *deux appels et cinq SMS journalièrement.* »

La communication est prioritairement réservée « *aux messageries publiques* » et aux sollicitations officielles que l'individu « *reçoit et auxquelles il a obligation de répondre* ».

Le Quadrilatère des Paradoxes s'inspire du virage historique qui a marqué l'année 2020, lors de la pandémie ayant frappé la planète. Un événement notable est passé quasiment inaperçu : l'intrusion d'un message sanitaire, venant des plus hautes sphères de l'exécutif, à tous les possesseurs d'un Smartphone.

Jusque-là, l'usage du portable était imparti aux communications privées et tolérait les messages consuméristes, l'incitation à acheter tel ou tel produit.

L'intrusion d'un message officiel laissait soudain supposer que le portable n'était plus sous le contrôle de son possesseur, mais sous le contrôle d'un tiers pouvant s'immiscer à n'importe quel moment dans le cercle privé.

Il laissait supposer également que tout un chacun disposait désormais d'un portable, du besoin d'un portable, du besoin d'être connecté et, paradoxalement, faisait abstraction de ceux qui ne l'étaient pas.

Le Quantique transmet les sollicitations officielles par le biais d'un bracelet électronique.

Le bracelet électronique imaginé dans *Le Quadrilatère des Paradoxe* devient un *boulet*, conçu pour harceler en permanence l'individu de messages protecteurs et contrôler ses déplacements, à l'instar du bracelet électronique scellé à la cheville des condamnés.

Le Quantique contrôle par le biais des jeux

Dans un univers où tous les plaisirs sont interdits et où l'enfermement est de mise, le seul loisir toléré est le jeu. Sachant que le jeu reste l'unique recours à un contact humain, le Quantique y voit un intérêt prépondérant, celui de contrôler les propos tenus par les joueurs à travers leurs rencontres virtuelles.

Le jeu est une arme au service du pouvoir totalitaire. *Le Quadrilatère des paradoxes* s'inspire de la Chine qui a d'ores et déjà entamé la migration du réseau ludique vers un réseau d'état, en contrôlant le jeu par une limitation du temps consacré à ce loisir et un créneau horaire imposé.

Habituellement, l'univers ludique est fait d'*avatars* ayant une réplique humaine dans la réalité. Mais dans le jeu qu'il a conçu, le Quantique est l'unique avatar, sans contrepartie humaine, un avatar redondant, démultiplié en adversaires artificiels afin d'être le seul interlocuteur de l'ensemble des participants et ainsi

bâillonner toute forme de contestation.

Le Quantique utilise également la passion addictive au jeu pour lancer sa cohorte d'*avatars influenceurs*, afin d'endoctriner les joueurs.

Le Quadrilatère des Paradoxes s'inspire du marketing publicitaire, utilisant des *influenceurs*, star ou quidam, pour orienter le client dans ses achats. Financés par les industriels les *influenceurs* sont censés tester des produits, dont ils vantent les mérites sur la Toile par le biais des réseaux sociaux. La virtualité a fait des *influenceurs* une catégorie professionnelle à part entière qui, si la méthode n'a rien de flatteuse pour les *influencés* dont on soupçonne une incapacité à penser par soi-même, laisse cependant le libre arbitre à chacun d'y adhérer. Le Quantique a détourné cette pratique de son objectif initial pour instaurer une pensée unique, l'idéologie arbitraire.

Bastian a été baigné dans un univers artificiel inspiré des jeux et c'est dans les jeux qu'il se réfugie, intéressé uniquement par la « *vitrine de gamification* », « *les innovations dernier cris de la virtualité, les casques de réalité augmentée.* »

Par voie de conséquence, il a une vision faussée de la réalité et souffre d'un *syndrome de déréalisation*.

Le syndrome de déréalisation est une pathologie *dissociative* observée chez les sujets atteints de certaines addictions et notamment d'une addiction aux jeux virtuels, provoquant un stress intensif dont le cerveau cherche à se libérer. Le sujet a l'impression de vivre dans un rêve, d'être détaché de la réalité humaine, d'être étranger au monde qui l'entoure, au point d'en épouser toute l'incohérence.

Le syndrome de déréalisation pourrait être illustré par les extravagances du *mouvement platiste*, né de la virtualité.

Alors qu'internet ouvre le champ d'une connaissance extraordinaire qui devrait éclairer chaque être humain, certains prétendent et affirment que la terre est plate.

Paradoxalement, au temps reculé de l'obscurantisme, Galilée a fait l'objet des foudres ecclésiastiques en affirmant qu'elle était ronde. Tenant de cette démonstration, il a été à son époque banni de la communauté scientifique. Cet *illuminé* contrevenait à la règle édictée par des gardiens solidement ancrés à leur chapelle et il était aisé de convaincre d'hérésie « *ce pseudo-scientiste* » puisqu'aucun argument factuel ne venait étayer sa théorie, les voyages au long cours étant rares.

Le savant a dû batailler pour imposer ce que

l'obscurantisme qualifiait de supputation et de sacrilège et qui allait devenir plus tard une évidence : il suffit de se rendre de l'autre côté de la terre en avion et se confronter aux fuseaux horaires pour avoir une preuve indéniable que la terre est ronde.

L'assertion des *platistes* est d'autant plus surprenante que les déplacements aériens sont de nos jours abordables au commun des mortels. Elle semble ridicule, relégable au rang de l'obscurantisme, et dénote le degré d'ignorance ou de faiblesse d'esprit de ceux qui adhèrent à cette thèse. Mais comment concevoir que la terre est ronde quand on n'a jamais pris l'avion ? Et surtout comment concevoir la rotondité de la terre alors que la mappemonde illustrant les jeux virtuels décrit des continents sis sur une surface plane ? Peut-on blâmer une partie de la population, confinée dans la virtualité, de n'avoir jamais pris l'avion ?

Bastian n'a pas le choix des jeux, qui se résument d'ailleurs à un seul.

C'est un jeu imposé. Il n'a rien de ludique car il requiert une concentration laborieuse pour créer, innover, imaginer, concevoir un univers impensable, un univers dans l'espace.

Ce jeu unique l'entraîne dans un monde

inconnu, inexistant, le cosmos étant une notion abstraite, un monde qu'il réfute.

D'autant qu'il ne peut déjà accomplir son seul rêve, celui de voler dans un drone : « *D'ailleurs, si jusque-là on avait autorisé les confrontations avec des avatars animés par l'Intelligence Artificielle, il ne trouvait aucune passion à ce jeu imbécile où on le mettait à contribution pour améliorer le mode de vie d'humains propulsés sur une « autre planète » improbable, faite de cratères et de déserts, pour concrétiser un rêve d'ores et déjà irréalisable dans l'enceinte de la Cité.* »

Le Quadrilatère des Paradoxes s'appuie sur le fantasme d'une conquête de l'espace, une aventure que le commun des mortels ne connaîtra jamais. Combien d'individus ont marché sur la lune depuis qu'Armstrong y a posé le pied en 1969 ? Si quelques rares fortunes pourront tout au plus s'offrir le luxe de flotter dans une cabine spatiale à quelques kilomètres de la terre, l'hypothétique *colonisation de Mars* reste de l'ordre de la virtualité pour une majorité d'humains.

Dans un univers où l'Intelligence Artificielle a dévoré l'intelligence réelle, paradoxalement, le Quantique a besoin de la créativité humaine, de son imagination constructive. Il ne peut se

contenter de créer un nouveau monde par une seule destruction acharnée de l'ancien.

Le Quantique fonctionne avec des algorithmes, puise dans les banques de données à partir de l'existant, recycle, peut se passer de l'humain pour construire, entretenir, réparer les robots, mais ne sait pas concevoir la nouveauté, cette nouveauté indispensable à une *conquête de l'espace* en l'occurrence. Car le Quantique est une machine, une machine dénuée d'émotion. Or c'est aussi de l'émotion que vient la créativité, l'inventivité, et à ce titre l'humain reste incontournable.

Le Quantique contrôle les émotions. La manifestation du bonheur, du plaisir, de la joie par le biais du rire est tolérée, sous réserve que « *les normes exigent de ne rire qu'à l'appel des rires artificiels.* »

Le Quantique est une machine, une machine dépourvue d'émotion, et de fait ignore ce qu'est un rire naturel.

Le Quantique n'est qu'une machine

Le Quantique est un ordinateur super sophistiqué ayant des capacités extraordinaires. Mais ce « *n'est qu'une machine. Une machine fonctionnant à coups de codes, de programmes, d'algorithmes. Une machine qui avale et qui crache les données qu'on lui injecte... Le Quantique est une machine. Juste une machine.* »

Il a instauré un régime totalitaire né du fruit de la modernité, né de la virtualité, né de l'internet, des travers d'internet.

Faut-il pour autant incriminer la Toile ?

À l'origine internet a été conçu pour ouvrir le champ de la connaissance à l'humanité entière. Mais internet a également fait le bonheur de la pensée arbitraire qui a eu tout loisir de s'exprimer, de s'exprimer à la vitesse de l'éclair.

À l'époque de George Orwell et jusqu'à la publication en 1949 de son célèbre roman, les réseaux sociaux tels que nous les connaissons aujourd'hui n'existaient pas.

Les premières expériences de mise en réseau

d'ordinateurs n'ont pas eu lieu avant 1958, sous l'égide de Licklider aux États-Unis. Elles allaient conduire à la création d'Arpanet, un réseau plus ou moins destiné à l'armée US et plus ou moins limité à la messagerie.

Ce n'est qu'en 1991 que Tim Berners-Lee a élaboré le World Wide Web avec l'apparition du langage *html* et les adresses *URL* dont les proportions font sourire aujourd'hui.

Rappelons cependant qu'internet aurait pu être un fleuron français et ce dès les années 1970, l'équipe dirigée par l'ingénieur Louis Pouzin ayant mis au point le *datagramme* dans le cadre du projet Cyclades. Le *datagramme* est un mode de communication entre ordinateurs utilisant le procédé de transmission des données par paquets. Le procédé a été repris en 1974 par les américains et répliqué en 1983 dans une version simplifiée : le protocole TCP/IP. On saluera la sagacité de nos élites qui ont jeté à la poubelle le projet Cyclades (né du *Plan Calcul* initié par De Gaulle en 1966 et visant la création d'une industrie de l'informatique), au motif que l'informatique ne devait pas empiéter sur les télécoms et surtout concurrencer le minitel. Les financements du projet ont été supprimés en 1974 et l'infrastructure Cyclades a été dissoute en 1978... offrant sur un plateau à l'Américain

Tim Berners-Lee la paternité du réseau.

Rappelons également que si internet s'est développé rapidement aux États-Unis, les pionniers du web hexagonal connectés en 1997 se comptaient au nombre de 500 000 environ, loin de l'explosion des années 2020, ce *caprice technologique* ayant été jugé sans avenir par la majeure partie des acteurs économiques.

Orwell a imaginé un régime totalitaire à partir du modèle étatique de L'URSS stalinienne.

Il s'appuyait sur l'exemple d'une société d'arbitraire qui fichait les individus avec des moyens sommaires et à partir de technologies sans communes mesures avec celles qu'allait initier internet. De part ses origines, il connaissait les balbutiements de la télésurveillance et savait que, dans un pays où le cinéma était à son apogée, les caméras pouvaient servir à filmer autre chose que des seuls décors et acteurs.

En ce sens, Orwell le visionnaire était loin d'imaginer que le roman *1984* serait la description à peine romancée d'une époque contemporaine où cette télésurveillance serait démultipliée grâce notamment à internet.

Internet parti d'une intention louable et altruiste, les échanges commerciaux se sont rapidement engouffrés dans la brèche du réseau

social avec l'apparition des géants du numérique. Et pour cause, l'entretien et le développement d'internet n'allait pas éternellement s'offrir à la gratuité, sans une contrepartie mercantile.

Informatiser les goûts des clients potentiels pour tester leurs désirs, influencer leurs choix, leur proposer des produits qu'ils sont susceptibles d'acheter est dans la continuité de l'économie conventionnelle qui naguère investissait dans des études de marché pour cerner des panels de consommateurs. L'accélérateur numérique a juste amplifié ces stratégies.

La constitution de data à usage marchand et l'addiction consumériste qui en découle constituent le moindre mal : les informations collectées le sont essentiellement dans un but commercial et le client conserve le libre choix d'acheter ou non ce qui lui est proposé.

Toutefois, est sujette à caution la *servitude volontaire* qui consiste à déshabiller sa vie privée sur le réseau et, à moins d'étaler une existence factice à l'instar de certaines vedettes, s'adonner à cet exercice est pour le moins périlleux.

Et il en est tout autrement dès lors qu'un État, connu pour ses pratiques peu démocratiques, utilise les mêmes outils pour recueillir et centraliser des informations sur un citoyen à des fins moins louables, celles de le placer sous

contrôle incessant pour le tracer, le traquer, le stigmatiser ; ou celles de punir sur des écrans géants jetés en place publique le récalcitrant qui refuse de se plier à l'idéologie.

Obtenir l'adhésion des masses à un diktat en distillant la peur était d'ores et déjà une arme redoutable pour dompter les ressortissants du régime stalinien dont s'est inspiré Orwell.

Si certaines dictatures appliquent encore l'emprisonnement, la torture, le crime ou la séquestration de biens, sous prétexte généralement de corruption, l'utilisation du numérique et de l'internet à des fins d'ostracisme ou d'humiliation publique est une forme moderne de dictature.

Mais c'est moins internet que le dévoiement d'internet qui fait le bonheur des états totalitaires.

Le Quantique a des failles

Le Quantique a des faiblesses et, parfois, il manque sa cible : « *Bastian lève les yeux au ciel, étonné qu'aucun capteur de surveillance n'ait filmé la scène pour la projeter sur l'un des écrans géants, comme l'exigeait l'usage lorsqu'un acte délictuel était commis.* »

Le Quantique a les failles d'une machine. Il est soumis aux contingences de l'alimentation. Lorsqu'il n'est plus nourri par une source d'énergie, il perd de sa puissance. Il est soumis aux contingences du réseau. Lorsque celui-ci est défectueux, il perd de sa fonctionnalité. Il est soumis aux contingences atmosphériques. Lorsqu'elles sont instables, les défaillances sont inéluctables. Il est soumis aux contingences de sa propre vulnérabilité. Lorsqu'une manipulation humaine erronée l'affecte, ses performances déclinent.

Habitué à la télé-surveillance constante, Bastian s'étonne de la défection des caméras qui n'ont pu l'innocenter : « *Comment l'œil inquisiteur et omniprésent du Quantique a-t-il pu laisser*

échapper la scène ?»

Tout comme il perçoit la voix donnant les prévisions météorologiques s'éteindre sur « *un affaiblissement probablement dû à une surcharge électrique que les panneaux solaires n'ont su contenir. Ou un bug incontrôlable.* »

D'ailleurs, ces prévisions météorologiques énoncées par la machine ne sont pas fiables : « *Bastian cherche à travers les nuées de drones qui strient le ciel le soleil promis à son réveil. Le ciel est plutôt voilé. Il y a souvent des erreurs en matière de prévisions météo bien qu'elles se cantonnent à prédire le climat en temps réel.* »

Ainsi, parmi ses failles notoires, le Quantique est incapable de donner des prévisions crédibles et se contente d'une observation du climat au jour le jour. Tout au plus peut-il prophétiser, en ce « *mardi 19 juillet 2050* », une température locale « *de 18 degrés Celsius* » qui « *atteindra les 26 degrés dans l'après-midi.* »

Par cette allusion aux températures atmosphériques, *Le Quadrilatère des Paradoxes* interroge sur l'avenir climatique.

Quelle serait le futur de l'humanité si le plus grand drame qui agite la contemporanéité, à savoir le climat, était maîtrisé ?

La filmographie est riche en projections apocalyptiques. L'œuvre de pure imagination

a cédé au documentaire qui modélise d'un réalisme désarmant les effets du dérèglement climatique : températures atteignant les 50 ou 60 degrés, fonte des glaces, déplacement massif des populations...etc. Modélisation négligeant les incertitudes quant à l'adaptation de la nature aux changements climatiques.

S'il est indéniable que le désastre écologique existe, qu'il est bien réel et qu'il est le fait de la responsabilité humaine, qui peut prédire l'avenir climatique avec exactitude, la planète ayant déjà su, par le passé, s'ajuster à des mutations bien plus lourdes. Le roman projette en 2050 en présumant que cet objectif est atteint.

Et s'agissant de *température ressentie*, notion aléatoire qui relève de la *perception*, celle-ci n'est basée sur aucune réalité scientifique. Annoncer un *ressenti* de 40 degrés quand il fait 30 degrés sous un soleil au zénith en période estivale relève de l'élucubration. Température *ressentie* par qui ? Une personne frileuse n'aura pas le même *ressenti* qu'une personne non frileuse. Une personne très âgée, le plus souvent statique, ne perçoit pas la température extérieure de la même manière qu'un enfant qui joue au ballon ou un adulte engagé dans une course à pied.

Ne s'appuyant sur aucune réalité, celle exigée

de toutes les sciences dont on réclame des preuves factuelles, on peut estimer que la notion de température *ressentie* est du langage purement virtuel, ajoutant à la réalité d'un dérèglement climatique manifeste un catastrophisme qui n'a d'autre effet que de générer des peurs.

Cette *impression* de température rejoint la panoplie des modélisations, simulations, projections, sondages et autres supputations ne prenant jamais en compte le *grain de sable*, l'élément inconnu et imprévisible qui viendra anéantir des certitudes.

Aussi, le roman *Le siècle des Tortues*, paru en septembre 2002 sur la Toile, faisait mention d'un vieillissement de la population ainsi décrit : « *En 1950, le nombre des personnes âgées de 60 ans et plus était de 200 millions. En 2050, il est de 2 milliards.* »

Le roman s'appuyait sur une modélisation de l'espérance de vie en 2050 à partir des données fournies en 2002. Force est de constater que ces prévisions seront probablement erronées du fait de l'allongement du temps d'activité dans des conditions professionnelles de plus en plus dégradées, et du fait des pandémies qui affectent principalement les plus faibles et donc les plus âgés.

Le Quantique instaure une dictature

Une dictature dont les fondements se résument ainsi :

« Le Quantique protège... Il ordonne les pensées, gouverne les humeurs, gère le rire, interdit le rêve...

Le Quantique protège de la maladie... Il sépare, il isole, il décime les familles, il interdit l'approche et le toucher...

Le Quantique protège de la criminalité... Il criminalise le plaisir, conditionne la distraction à ne trouver du bonheur que dans l'absurdité d'un châtement...

Le Quantique protège des soubresauts numériques... Il muselle, n'autorise la parole qu'avec des algorithmes...

Le Quantique protège des aléas climatiques... Il repousse les frontières de l'ignominie à recycler jusqu'aux mortels et impose un mode de vie aussi déshumanisé qu'inhumain... dans un monde où l'air est respirable et la vie irrespirable ».

Le Quantique préserve DE la famille

Le Quantique est seul protecteur de l'ossature familiale : *« Les lois édictées par le Quantique censuraient le terreau familial, un terreau incontrôlable susceptible de détourner la femme de son utilité procréative et l'enfant de son destin efficient. »*

Les femmes sont séparées des hommes afin de protéger leur intégrité.

À ce titre, exclues du champ professionnel, elles ont pour unique fonction de procréer, de procréer par insémination : *« Le Quantique avait cloisonné les femmes dans la procréation. D'abord écartées des activités professionnelles pour protéger leur maternité, elles avaient été éloignées des hommes afin de les préserver des exactions susceptibles de les atteindre. Ainsi, parquées à l'abri des regards masculins, elles avaient pour seules fonctions de concevoir et reproduire, par insémination à partir des semences recueillies dans les réceptacles des femmes artificielles ».*

Le sperme est prélevé dans le « réceptacle

vaginal » d'une compagne artificielle « *siliconée et robotisée* » et que l'homme peut marchander selon la qualité. La sexualité des individus se limite à la reproduction par cet unique biais.

Le Quantique préserve l'enfant. Il le protège DE sa famille, destituée de toute fonction éducative. Il le protège du danger d'une transmission du savoir, néfaste et proscrite, qui pourrait le criminaliser et ainsi compromettre le bien commun.

Si la *pédagogie* au sens propre du terme est évincée de la scolarité, elle est en revanche exportée dans la famille pour éduquer les parents, les éduquer à la pensée unique, celle instruite par le Quantique.

Suite au *Grand Bug*, le Quantique a pris le contrôle de l'enfant et par la même occasion celui de ses géniteurs. Il a instauré une surveillance à l'intérieur des familles afin de contrôler qu'elles ne se livrent pas à des interdits, notamment l'interdit de transmettre une pensée ou une culture prohibée.

En contrepartie, l'enfant est hyper-protégé DE ses parents. N'ayant aucune construction rationnelle face à un schéma éducatif *inversé*, l'enfant s'achemine le plus souvent vers la

délinquance, commet des méfaits dont, paradoxalement, le parent est seul responsable. Si bien que ce dernier finit par transgresser les directives imposées par le Quantique, mais l'utilisation de l'enfant est poussée jusqu'à la trahison et la dénonciation du parent contrevenant.

Le Quadrilatère des paradoxes s'inspire de la Chine où la mainmise sur les enfants aux fins « d'éduquer » les parents est désormais fortement engagée.

C'est ainsi que Bastian a été séparé de ses parents d'abord, puis confié à son grand-père, puis éloigné de ce dernier devenu *subversif* : « *Comment lui avouer que son grand-père lui avait été arraché car il avait commis le crime de transmettre oralement ce que la disparition du livre et de l'écriture avait définitivement condamné. Comment lui avouer que son grand-père, étiqueté meneur, subversif, avait servi d'exemple pour abolir toute forme de contestation.* »

Bastian est en mal de cette rupture dont il garde un vague souvenir et n'a de cesse de chercher à travers ce grand-père la famille qui lui fait défaut : « *Au coin d'un rayonnage, il aperçut dans un cadre une image, une photographie.*

Elle représentait son hôte, debout au côté d'une femme et devant eux cinq chérubins rieurs. Une famille (..) À travers l'image, Bastian découvrait une famille, une véritable famille. Mais sur le cliché, il fut particulièrement interpellé par un jeune garçon assis sur les genoux d'un homme plus âgé.»

Il s'est arrogé le prénom de son grand-père et dissimule avec précaution un cliché qui l'a immortalisé.

Utilisé dans un premier temps par le Quantique dans un rôle d'endoctrinement et de délation, l'enfant est désormais séparé de sa parentalité dès la naissance, et grandit dans l'incubateur instructionnel.

L'incubateur instructionnel

L'éducation scolaire que reçoit Bastian est sommaire. Dès son plus jeune âge, il a appris les rudiments de la programmation : *« La scolarité se résumait à l'apprentissage de la programmation, au décodage des pictogrammes, à l'enseignement de la survie. »*

Accessoirement, il a appris la signification des pictogrammes utiles à son quotidien.

La pédagogie est réduite à l'apprentissage du codage, matière *fondamentale*, à travers l'enseignement des chiffres, des lettres et des équations : *« Dans l'incubateur instructionnel, on lui avait enseigné les pictogrammes, les chiffres, les lettres, les symboles, les équations qui le préparaient à la programmation »*. Un enseignement destiné uniquement à abreuver le Quantique car *« l'univers digitalisé »* requiert *« en permanence des cerveaux formés aux algorithmes. »*

Cet apprentissage fait abstraction de l'écriture, de la lecture, de l'histoire, de la géographie, des

sciences, des matières *non-essentiels*, celles n'ayant aucun intérêt dans sa vie professionnelle future. Le Quantique estime que si l'individu n'a aucune notion de la littérature, de la musique, de la peinture, de l'art, il n'éprouvera jamais le besoin de s'y intéresser. Et ainsi, ce qu'il ne connaît pas n'est pas une nécessité à connaître.

L'Histoire s'est écrite à partir du *Grand Bug* :
« *Comment était-ce avant le Grand Bug, avant que l'historique de l'humanité ne soit définitivement effacé ? (..) Y aurait-il vraiment eu un Grand Bug, un Bug qui aurait explosé les innombrables clouds disséminés dans le ciel, provoquant un formidable déluge... avant que le ciel ne soit quadrillé de drones ?* »

Le Quantique a effacé la mémoire civilisationnelle.

Bastian sait reconnaître les pictogrammes, mais il ignore « *que deux lettres accolées l'une à l'autre peuvent former un mot et que plusieurs mots peuvent former une phrase* » car il ne sait pas lire. Il n'a pas besoin de savoir lire. Le Quantique prive les individus de la connaissance et de la culture. Par voie de conséquence « *Bastian déteste ces débats rébarbatifs, au vocable hermétique, auxquels il ne comprend rien.* »

Bastian ne sait ni lire ni écrire du fait que « *L'autodafé numérique avait décimé la littérature* ». La lecture étant considéré comme *non-essentielle* tout ce qui jette l'individu dans l'ignorance profite au Quantique.

L'aboutissement du pouvoir arbitraire repose sur l'effacement de la mémoire collective, sur une trahison de l'Histoire, sur un appauvrissement de la langue, l'invention d'une *Novlang*, comme l'écrivait Orwell.

Apanage du pouvoir autoritaire, la *Novlang* s'articule autour d'une inversion des valeurs, d'une réduction du vocabulaire, d'une modification du sens des mots, d'une réécriture de la réalité. Ainsi, le Quantique justifie la *restriction de liberté* au nom de la *liberté*, et justifie *l'exclusion* au nom de la *solidarité* (l'exclusion des improductifs a pour but de protéger solidairement les productifs).

À l'instar d'Orwell, quel écrivain saurait être insensible à la déconstruction de la langue, de l'écriture, de l'Histoire, quel littéraire ne saurait s'insurger contre une dénaturation de la richesse linguistique ?

L'intelligence est maladroitement associée à la connaissance. Quand cette connaissance fait défaut à *l'illettré*, ou *l'inculte*, investi d'une

quelconque autorité publique, celui-ci n'a d'autre option que de remplacer les codes régissant la connaissance, à savoir l'appréhension de la lecture et de l'écriture, par l'appauvrissement du vocabulaire et la simplification lexicale.

Le Quadrilatère des Paradoxes rapproche la *Novlang* d'Orwell de cette substitution des codes régissant la connaissance. L'appauvrissement du vocabulaire vient d'un reniement des sources latines ou grecques ; il vient aussi d'une uniformisation de la langue, noyant dans des anglicismes (*nudge*, *woke*, *cancel culture*) bien des concepts délétères qui se fardent de barbarismes pour mieux créer la confusion. La simplification lexicale se manifeste par des déconstructions orthographiques et grammaticales (*écriture simplifiée*, *inclusive*), ou un sens des mots édulcoré (*Vidéoprotection* en place de *vidéosurveillance* ; *acceptabilité* pour *acceptation* sans doute plus acceptable quand il s'agit de résignation).

En s'empressant d'accaparer le champ lexical par une sémantique basée sur l'*inversion des valeurs*, le Quantique a imposé ses propres valeurs, a créé un pouvoir des mots qui induit les maux du pouvoir.

Le Quantique préserve de *l'illectronisme* au même titre qu'il protège de l'insécurité et des

pandémies : « *Il traverse la largeur de l'avenue et se dirige vers l'autre côté du grand mur d'enceinte, édifié pour protéger la Ville des pandémies, de l'insécurité, de l'illectronisme, ce grand mur qu'il est interdit de franchir.* »

L'illectronisme, terme dédaigneux qui ostracise la culture, la connaissance, semble avoir été inventé par *l'Intelligence Artificielle* pour dévaloriser *l'Intelligence Naturelle*, pour stigmatiser ceux qui n'ont pas accès à l'univers virtuel ou qui refusent la servilité virtuelle. Parmi eux, les individus peu habiles avec l'outil informatique, soudain mis au ban de la société. Dont notamment les personnes très âgées.

Le dernier opus de la série *Web World Will* (*Selon la volonté du Web*), intitulé *Le siècle des Tortues* faisait déjà état d'une telle stigmatisation : « *cette ségrégation générationnelle s'exprime aussi par une accélération technologique qui écarte socialement une population âgée* ».

À ce terme méprisant, on pourrait opposer que le concept *d'illectronisme* n'est ni plus ni moins qu'un concept voué à palier *l'illettrisme*, à compenser une *déficiences lexicale augmentée*. Un concept destiné à flatter l'illettré tout en rabaisant le lettré, un concept destiné à susciter une *tare* chez celui ou celle qui n'a pas ENVIE

d'être tributaire des automates de la pensée, qui n'a pas ENVIE qu'on aliène sa liberté d'expression. Sachant que la connaissance est la voie royale vers la liberté, dans l'inversion des valeurs qui caractérise globalement une société dégénérante, la tare de l'illettrisme est, paradoxalement, renvoyée à l'illectronisme.

Bastian ne connaît les richesses de la nature que par le canal de la virtualité.

Sa scolarité a été initiée dans un *metavers* au moyen d'un écran, d'un casque virtuel, de capteurs tactiles. Il ne connaît « *les forêts, les montagnes, la mer, les cascades, les univers chimériques si subtilement dépeints (..) dont la conception fort imaginative le fascine* » qu'à travers les casques de réalité augmentée.

Le *metavers* (contraction de « *meta* » et de « *univers* ») est un monde totalement virtuel inspiré des jeux en ligne et dont le plus célèbre a sans doute été la plateforme *Second Life* (Deuxième vie), sorti en 2003. Il permettait à tout un chacun de s'inventer un univers parallèle en incarnant un personnage virtuel (*avatar*), afin de créer des communautés d'intérêts à l'instar des réseaux sociaux, d'acquérir des parcelles de terrains et y construire, d'acheter des objets,

des vêtements, de bénéficier des loisirs, des distractions, des enseignements servis sur la plateforme. L'espace virtuel permettait de se procurer des biens via une *cryptomonnaie* convertible en monnaie *réelle* si bien que des entreprises, des institutions se sont peu à peu installées dans le metavers pour y vendre leurs produits ou leurs services.

La plateforme apportait aux utilisateurs la satisfaction de devenir ce qu'ils n'étaient pas dans *la vraie vie*, de s'inventer une existence à leurs goûts. Même si les passionnés de *Second Life* pouvaient « *s'évader dans la réalité* », prendre plaisir à voir de véritables boutiques et pratiquer de véritables loisirs, le jeu, très addictif, avait pour revers de confiner ses adeptes dans la virtualité au risque de sombrer dans la *déréalisation*.

Le metavers ramène à Jon.W., personnage principal du roman *Une araignée dans la Toile*. Dans la première partie du livre, on peut suivre le cursus infantile du héros dans un environnement entièrement digitalisé et artificiel, semblable au metavers, et baptisé *Webworld* (monde du Web). À cette différence que Jon.W. n'est l'avatar d'aucun humain, mais un élément sans contrepartie du metavers. Tandis que Bastian, est un humain confronté à des avatars qui eux n'ont

aucune contrepartie dans la réalité.

Ainsi, paradoxalement, alors que le Quantique instaure des lois liberticides au nom de la protection climatique et fait l'apologie de la nature, le metavers a condamné Bastian à ne jamais sentir le vent ou la pluie avant son extraction de l'incubateur instructionnel. Avant de découvrir la Cité.

Le Quantique contrôle le son et l'image

Cernée d'un mur d'enceinte auquel sont suspendus des écrans géants, la Cité est un univers peuplé de caméras, de drones « *portant colis* », de « *motards de la sécurité, grouillant dans le ciel* », d'hologrammes et d'androïdes : « *L'automatisation battait son plein et les robots pullulaient dans tous les domaines. Des robots venant en appui à l'humain, sous forme d'exosquelettes, appréciés autant par ceux dont le corps était défaillant que ceux dont le corps pouvait défaillir. Des robots autonomes, notamment destinés à la sécurité et à la défense* ».

La Cité est entourée d'un mur d'enceinte protecteur qui questionne Bastian : « *Qu'y a-t-il de l'autre côté du mur, au-delà de la zone non-sécurisée, qu'une inextricable végétation tente d'envahir ? Qui a-t-il dans cette périphérie inconnue, dont la dangerosité justifie la présence de robots sécuritaires dispersés sur les remparts crénelés ?* »

L'existence du mur ramène à l'opéra-rock *The*

Wall du groupe *Pink Floyd*, où le héros *Pink*, bâtit un mur métaphorique autour de lui pour fuir la réalité. Son édification a la même finalité, celle d'être un mur protecteur. Si la quête d'un refuge a poussé *Pink* à se construire lui-même son mur protecteur, Bastian pour sa part ne rêve que de détruire « *ce grand mur d'enceinte édifié pour protéger la Ville des pandémies, de l'insécurité, de l'illectronisme* », en franchissant cette barrière imposée. De l'autre côté, l'attire une « *inextricable végétation* », mais surtout « *la réponse aux mystères que la curiosité de ses vingt ans interroge de manière obsessionnelle* » : celle de connaître, contrairement à *Pink*, l'univers de la réalité.

La Cité est une illusion de ville faite d'artifices, bombardée de sons inaudibles méthodiquement choisis afin de brouiller les esprits, afin que l'attention du passant soit continuellement sollicitée, afin que le cerveau soit sans cesse happé par un harcèlement d'images et de messages qui saturent l'espace.

Constituées de vieux conteneurs recyclés reliés par des canalisations, les habitations accueillent des boutiques superficielles et vides dont les vitrines sont animées par des écrans.

La signalétique est faite de pictogrammes.

Le pictogramme d'une ancienne laverie désuète laisse entendre la destruction d'un monde révolu où il existait des lieux de convivialité.

La Cité plonge l'individu dans la société de l'image, via la virtualité la plus extrême. Il évolue dans une apparence de réalité au milieu d'écrans et d'hologrammes omniprésents.

La ville est bruyante. Les écrans « *racolent le chaland dans un enchevêtrement de sonorités aiguës* ». Une voix amplifiée « *pour palier la cacophonie des sonorités issues des boutiques alentours (..) s'évertue à lui seriner des nécessités d'hygiène destinées à prévenir les fléaux endémiques.* »

La présence obsessionnelle de l'hygiénisme apparaît en filigrane sous une profusion de messages préventifs destinés à susciter des peurs et un désir de protection : « *La cavité buccale comporte environ cinquante milliards de germes dont les streptocoques, lactobacilles et bifidobacterium (..) L'échange salivaire contenu dans le rapprochement de deux orifices buccaux est susceptible de provoquer des maladies graves (..) Nous vous rappelons que les rapprochements buccaux sont strictement interdits dans l'espace public.* »

Cet hygiénisme l'escorte dès le réveil : « *Cha-*

que matin, il respecte scrupuleusement ce préalable, nécessaire au plaisir d'une vaporisation rafraîchissante sur son corps nu (..) dans la cabine de vaporisation ». Et l'accompagne tout au long de la journée, depuis son poste de travail où il ne peut communiquer avec ses collègues, « les postes étant séparés à bonne distance par mesure d'hygiène. D'ailleurs, et toujours par mesure d'hygiène, il était vivement déconseillé d'échanger des propos avec d'autres salariés », jusqu'au retour à son domicile : « À présent, il rentrait chez lui d'un pas hâtif, s'efforçant de passer au travers des hallebardes de désinfectant dont on arrosait chaque individu au terme de la journée. »

Les contacts physiques étant prohibés « *par mesure d'hygiène* », le Quantique contraint à une forme de salut « *d'un geste de la main formant un cercle du pouce et du majeur* » qui évite ainsi les rapprochements. Les individus sont tenus à bonne distance les uns des autres.

La peur des pandémies conduit à culpabiliser, blâmer, puis bannir quiconque est vecteur supposé de la propagation d'une maladie. Le Quantique joue de cette peur, l'entretient. Plus la population est sur le qui-vive, plus le Quantique trouve sa raison de paraître protecteur.

L'individu qui ne se conforme pas aux mesu-

res hygiénistes mises en place disparaît.

Le Quadrilatère des Paradoxes se réfère à l'obscurantisme qui a accompagné les grandes pandémies telles la peste, le choléra, et plus récemment le sida. On se souvient que la peur de la maladie, de la mort, a suscité les commentaires et les réactions les plus sordides, allant jusqu'à vouloir parquer les malades du sida dans des structures à l'écart de la population, allant jusqu'à refuser les soins aux malades parce que le sida touchait à priori une certaine catégorie sociale.

Un programme unique diffuse des informations en continu entrecoupées de conseils et de débats mortifères tenant de l'endoctrinement : *« À présent il est question d'un débat. Un débat animé par des tribuns robotisés, avatars conjuguant des algorithmes. Le débat porte sur l'uniforme, l'uniformisation et l'uniformité. »*

Le Quantique organise des débats virtuels menés par des hologrammes, débats stériles servant un prêt à porter intellectuel, sans réflexion de fond, sans contradicteurs. Débats futiles destinés à conforter l'idéologie dominante et inciter la population à y adhérer docilement, persuadée d'être majoritaire à s'y conformer.

Orwell estimait en son temps que le désir d'imposer tel ou tel mode vie était l'œuvre des classes intellectualisées, des experts, plutôt que le souhait du commun des mortels. L'expérience des révolutions quelles qu'elles soient dresse un constat identique : ce sont les classes sociales aisées qui orientent vers un changement de société, entraînant derrière elles les colères ou les frustrations d'un peuple. Un despote n'est jamais seul à imposer une dictature, auquel cas cette dictature n'existerait pas. Il doit l'élargir à une communauté d'intérêts similaires, se départir de toute forme de contestation ou d'opposition, s'entourer de zéloteurs qu'il couvrira de privilèges. Et pour le reste, il lui suffit de convaincre les masses du bien-fondé de sa dictature par un judicieux endoctrinement.

Le Quadrilatère des Paradoxes se rapporte aux communautés d'intérêts analogues qui trouvent plus facilement écho auprès des classes favorisées, ayant la *disponibilité* et les *moyens* d'influer sur internet. La disponibilité, cette occupation étant terriblement chronophage à la fois pour l'internaute, et pour le webmaster, le blogueur, le youtubeur... etc. Et les moyens car la gestion de cette activité requiert aujourd'hui des ressources considérables.

À l'origine d'internet, il était possible de

créer un site avec des « *bouts de ficelle* », sans formation, sans expérience, sans moyens extravagants. Les pionniers partageaient leurs « *tuyaux de petits bidouilleurs* », s'échangeaient cordialement du *html* sur une Toile où toutes les classes sociales pouvaient s'exprimer, à l'intérieur d'une communauté de passionnés par un même destin.

Cette communauté réduite de webmasters novices n'avait guère le loisir de s'adonner à d'autres considérations intellectuelles que la réalisation d'un site.

Au fil du temps, l'internet voué à élargir le champ des connaissances à tous, est devenu essentiellement mercantile. L'introduction du web marchand a démultiplié le nombre d'internautes et a parallèlement substitué à l'internet convivial l'internet professionnalisé. Au web marchand a succédé le web nombriliste avec l'apparition des réseaux sociaux, où chacun se voulait soudain star à grands coups de *selfies* dont les communicants ont rapidement su quel profit tirer.

Les communautés se sont créées, puis muées en communautés d'intérêts partisans.

Internet a ouvert la porte à tous les courants minoritaires, les meilleurs comme les pires.

Internet a donné la parole à la science, à l'intelligence, à la culture, à la connaissance, mais internet a aussi donné la parole à l'incompétence, à la cupidité, à la médiocrité, à la bêtise.

Au-delà des communautarismes intellectuels qui ont vu émerger quatre grands courants paradoxaux, les réseaux sociaux sont devenus le déversoir nauséabond de la haine verbale, où s'exprime le pire de l'âme humaine, sans retenue, sans compassion. Un déversoir où l'anonymat permet de se livrer à une violence sans complexe, de libérer la quintessence de la barbarie humaine, barbarie jetée aux mains de groupes d'influence tout aussi anonymes.

La virtualité a créé des communautés de peur, très puissantes qui s'arrogent le droit de tenir des propos orduriers à travers internet, devenu vecteur de propagation de cette peur, une peur qui entraîne les peuples dans un tourbillon de folie, dans un concours d'obsessions liberticides. Des communautés promptes aux vociférations, où des moutons enragés se cherchent des moutons noirs. Des communautés qui se persuadent que leur idéologie est la meilleure et qu'il faut imposer leurs miasmes au plus grand nombre par la radicalité, par la terreur. Des communautés érigées en tribunal, un tribunal qui

juge, condamne, guillotine, sans procès, et qui transfère ses plus vils desseins dans la réalité à travers des médias en manque de sensationnel.

Le Quantique a désamorcé le champ explosif de la virtualité. Il l'a désamorcé en confisquant les réseaux sociaux : *«La pratique des réseaux sociaux avait été confisquée depuis des lustres (..) Les ancestrales autoroutes de l'information s'étaient transformées en chemins vicinaux réservés prioritairement aux messageries publiques»*.

Il l'a désamorcé en prenant des mesures radicales, exposées dans un débat, *« un débat glorifiant les mesures prises pour contrer toute espèce de communautarisme et qui avaient donné les meilleurs résultats quant à la paix sociale. Un débat prônant les vertus d'une pensée contrôlée qui avait éradiqué toute forme de discorde, la discorde étant source de frustrations et de troubles sociaux.»*

Revers de la médaille, le Quantique a simultanément confisqué la liberté d'expression.

Le Quantique contrôle la communication

Alors que l'humain est maltraité à l'extrême, paradoxalement, « *la maltraitance aux animaux est prohibée et lourdement sanctionnée* ».

Loin d'empêcher la cruauté vis-à-vis des animaux, elle l'avive : « *Voilà Bastian bousculé brutalement par une silhouette grise avançant d'un pas pressé en jetant un œil furtif alentour, avant d'administrer un coup de pied intentionnel au petit chat qui va s'écraser violemment au pied d'une stèle* ».

Une société d'arbitraire entraîne inéluctablement l'individu vers une forme de *bestialité*. Bestialité du fait de la peur, de la frustration, de la jalousie à n'avoir aucun *privilège*, de la colère à être délaissé, stigmatisé, ostracisé. L'Histoire a maintes fois décrit ces individus bestialisés, devenus tortionnaires par *adhésion contrainte* à une idéologie criminelle, au point de ne plus se reconnaître une fois la raison, l'empathie, l'humanisme retrouvés.

Ici, c'est la faim qui pousse l'individu à exprimer sa cruauté : « *Bastian, sidéré, l'a surpris saisissant dans le creux de la main le contenu du récipient, avant de l'engloutir à la hâte.* »

La nourriture du chat, de l'animal, est meilleure que celle de l'humain. L'animal est mieux considéré, mieux alimenté et bénéficie de tous les soins anciennement impartis aux humains.

Le Quantique a déporté le bien-être humain vers le bien-être animal et, de fait, le bien-être animal a conduit au mal-être humain, l'humain étant devenu un animal de seconde zone.

Rappelons que le Quantique a reconstitué une société à partir d'algorithmes négatifs selon des données versées sur internet et réunissant des communautés minoritaires aux aspirations identiques. La symbolique du *petit chat*, très présent sur la Toile, est corrélée à ces convergences.

Bastian veut sauver le petit chat victime de la cruauté de l'individu affamé. Mais « *il n'a plus de crédit* » et « *sans crédit, Bastian ne peut ni dénoncer le sacrilège dont il vient d'être témoin, ni faire appel aux secours* ».

L'utilisation du numérique n'est « *autorisée que dans un cadre officiel* ». L'individu doit prioritairement répondre aux sollicitations du

Quantique par le biais de son bracelet électronique.

La sollicitation invasive via un outil de communication est adossée à une technique marketing nommée FOMO (Fear Of Missing Out) qui consiste à encourager l'achat en suscitant *la peur de rater une offre exceptionnelle* en raison de son prix ou de sa spécificité. Elle conduit à l'angoisse d'être séparé de son Smartphone, à la nécessité de le consulter plus de cent fois par jour de crainte de manquer un message ou l'invitation d'un réseau social, et à l'impossibilité de l'éteindre.

Le psychologue américain Larry Rosen décrit le syndrome FOMO comme une anxiété au Smartphone, l'anxiété d'être hors connexion qui finalement provoque une dépendance.

Le Quantique a adopté la méthode FOMO pour enchaîner chaque individu à son bracelet électronique et l'obliger à être disponible à tout moment. À cette différence que sans satisfaction consumériste, ludique ou conviviale, ce bracelet est devenu un *boulet*, le boulet de la contrainte.

Coupé de toute forme de communication en dehors de celle imposée par le Quantique, Bastian vit seul et n'a pas de relations, pas d'amis, dans le monde réel.

La majeure partie du temps, il est confiné dans l'espace réduit de son studio-container, le *déconfinement* n'étant autorisé que pour les activités professionnelles. Il se livre au seul passe-temps autorisé : le jeu.

Bastian vit dans un contexte d'isolement, d'enfermement, de délation. Les habitants de la Cité s'épient, se surveillent, s'accusent mutuellement.

Le terrorisme intellectuel invite à la prudence, à la méfiance, au silence : « *L'homme mentait (..) Il était sans doute de ces mouchards dont il fallait se méfier dans une société où la délation était érigée en modèle* ». Il est le meilleur moyen d'aliéner la liberté d'expression. La moindre transgression légale doit être divulguée. Ainsi, « *il se doit de dénoncer illico l'acte odieux* » dont a été victime le *petit chat*, mais paradoxalement, les restrictions instaurées par le Quantique en matière de communication le lui en empêche.

Le Quantique nourrit

À l'origine, Bastian a été affecté à la programmation : *« Il avait été un de ces brillants élèves, biberonné aux formules cabalistiques, puis remarqué pour ses exceptionnelles capacités qui l'avaient conduit tout droit vers les immenses serveurs de la Scale-up Digitale Compagnie »*, avant d'être rétrogradé à un poste manuel, en charge de la préparation de la nourriture et de *« la vérification du découpage des pains qui doivent respecter un format rectangulaire et plat »*. Son emploi réside à *« retirer les segments défectueux et les placer dans un grand bac à recyclage »*. Ses nouvelles fonctions lui laissent *« l'esprit libre comme jamais »* et *« tout loisir d'observer »*. Et il s'interroge : *« Que mangeait-il au juste ? Qui décidait de ses repas ? »*

Il reconnaît à l'odeur la nourriture qui lui est livrée le matin : *« Le petit déjeuner est constitué d'une galette encore un peu chaude, tartinée de pâte au goût de chocolat, et d'une préparation brune au parfum de café »*.

C'est une « *nourriture uniforme servie quotidiennement via les canalisations qui relient les immeubles, une nourriture parfois fibreuse, parfois molle, aux coloris peu ragoûtants, mais que la faim oublie de négocier.* »

Devant le peu d'appétit que procure cette nourriture douteuse, les habitants de la Cité ont faim. Ils ont faim au point d'envier les mets alloués aux animaux : « *Bastian lorgne vers la soucoupe, enfiévré par le fumet du contenu dans lequel il aimerait tremper le doigt, comme il avait osé le faire un jour. Il avait trouvé cette curieuse mixture alléchante et bien plus appétissante que les plats préparés imposés par la sécurité alimentaire* ». Ils ont faim au point de maltraiter l'animal pour lui subtiliser sa nourriture et « *l'engloutir à la hâte* ».

Instauré par le Quantique, le respect du vivant interdit la nourriture carnée ou aquatique ainsi que la nourriture végétale, afin de préserver le « *bien-être végétal, appelant au respect des arbres, des plantes, des graines qui, à l'instar de l'humain et de l'animal, constituaient le vivant.* »

L'alimentation minérale ayant eu des effets néfastes, le Quantique a décrété que finalement la meilleure solution pour nourrir l'être humain était le recyclage de sa propre production, amé-

liorée par des exhausteurs de goûts.

Si, au départ, Bastian pense que le laboratoire présent dans la chaîne alimentaire est « *sans doute préposé à définir et équilibrer les composants de l'alimentation en fonction des résultats d'analyse effectués sur les eaux usées* », il apprendra plus tard que la nourriture qu'il ingurgite va « *de l'égout à l'assiette* » en s'épargnant l'épreuve de la fertilisation.

La construction romanesque de la « *chaîne de production alimentaire* » s'inspire de la recherche des virus par l'analyse des égouts, à laquelle il est d'ailleurs fait allusion dans *Le Quadrilatère des Paradoxes* : « *Le verdict sanitaire le plus probant venait des eaux usées. Il avait la vertu de n'être point intrusif* ».

Elle s'inspire également des méthodes de soins, visant à rééquilibrer le dérèglement intestinal par des perfusions d'excréments, et des *biotechs* orientées vers l'utilisation des virus et des bactéries contenus dans le microbiote pour produire des médicaments. *Le Quadrilatère des Paradoxes*, **roman purement fictif**, pousse l'expérience à son paroxysme afin de mettre en exergue un mode alimentaire qui ne serait plus un *choix* mais une *contrainte* imposée par un pouvoir arbitraire.

Le Quantique soigne

La nourriture est indissociable de la santé comme la santé est indissociable de la nourriture. Les individus souffrant de la faim, leur santé est altérée par des insuffisances organiques qui entraînent des problèmes médicaux.

L'alimentation minérale a eu pour effet « *de générer des troubles graves* » et « *des problèmes de vision, une chute prématurée des cheveux ou un déchaussement des dents* ». Les êtres humains ont un « *gabarit décharné* », un crâne « *dégarni et le visage émacié, aux frontières d'une obsolescence que trahit la pâleur.* »

Si les animaux bénéficient des meilleurs soins, anciennement dévolus aux humains, la santé des gens demeure une préoccupation fondamentale du Quantique. Mais paradoxalement cette préoccupation est illusoire et ne sert qu'à « *rassurer une population que, la peur de l'obsolescence aidant, la maladie terrorise.* »

L'individu bénéficie d'un suivi médical effectué par un hologramme importun qui

l'interroge quotidiennement pour lui donner l'impression qu'il est protégé de la maladie, qu'il est soigné, que l'on s'occupe de sa santé : « *L'être virtuel accoutré d'une blouse blanche l'observe d'un air docte, une main calée sous le menton. Voilà qu'il enchaîne rapidement des questions auxquelles Bastian doit répondre par «oui» ou par «non». A t-il mal aux orteils ? A t-il mal aux pieds ? A t-il mal aux chevilles ? A t-il mal aux mollets ? A t-il mal aux cuisses ?... Chaque partie de son corps est ainsi détaillée.* »

Cet examen virtuel fait abstraction d'une approche, d'une auscultation réelle, le toucher étant interdit. Le *médecin* a remplacé le *vétérinaire* et dénie aux humains les soins réservés aux animaux : « *Bizarrement, il les touche, il les palpe, il met sur eux des appareils étonnants qui ont parfois la vertu de les ressusciter* ». Certes les laboratoires sont « *présents un peu partout dans la Cité* » et servent « *à assurer la bonne santé de chacun en prévenant toute potentielle affection par des prélèvements d'exsudats, de sang, de liquides séminaux ou autres* ».

Mais c'est surtout la partie psychologique qui motive l'interrogatoire : « *Vient ensuite l'examen cérébral : A t-il des pensées ?* »

L'objectif est de contrôler les pensées, de me-

surer les intentions, le potentiel degré de soumission ou de rébellion.

La numérisation de la santé permet de connaître à la perfection le mode de vie de l'individu et de sanctionner ses éventuels *travers hygiéniques*.

Le Quadrilatère des Paradoxes s'inspire de la médecine virtuelle, qui ne connaît plus la réalité du corps humain faute de l'approcher, et s'appuie sur les contradictions de la médecine moderne. Paradoxes où, d'un côté s'expriment les velléités de bâtir une médecine entièrement virtuelle, sans contact humain, ayant pour faille majeure d'emmagasiner des données personnelles sur le moyen le moins confidentiel qui soit : le numérique. Et de l'autre, une médecine qui va chercher dans les civilisations dites *primitives* des plantes ou des techniques de guérison dont l'efficacité n'est construite sur aucune démonstration scientifique mais dont les réponses, inexplicables, sont probantes. Ainsi, tandis qu'en Suisse, aux États-Unis, la médecine contemporaine ouvre ses cabinets chirurgicaux à des *guérisseurs*, paradoxalement, d'autres nations dédaignent deux siècles d'une médecine initiée par Hahnemann au prétexte qu'aucune étude scientifique ne valide l'efficacité des dilutions, position qui ramène de fait à une forme

d'obscurantisme préjudiciable aux savants, aux chercheurs, aux scientifiques, tout autant qu'à l'humanité.

La médecine instituée par le Quantique est orientée uniquement vers la nécessité d'éradiquer les maux ayant pour conséquence d'affecter « *la productivité* », maux ayant pour inconvénient « *de ne plus pouvoir dissocier au premier coup d'œil les productifs des obsolètes* ».

Le Quantique parie sur l'obsolescence des humains, programmée depuis leur naissance. La durée d'efficiencia, de rendement, étant courte la trentaine est « *un âge avancé* ».

Par souci de protection environnementale, le recyclage est à son apogée. On recycle les robots défectueux, on recycle la nourriture, on recycle les humains qui, devenus *obsolètes* sont utilisés dans des essais cliniques : « *D'ores et déjà, le recyclage permettait de tester sur les obsolètes consentants, ou supposés tels, des sérums d'éternelle jeunesse à partir des fœtus non viables, ceux dont les gènes laissaient subodorer une insuffisance productive. On voyait là une piste intéressante qui pourrait palier les lacunes nutritives* ».

Les obsolètes, les improductifs, disparaissent sans que personne ne sache où, peut-être « *dans*

les profondeurs terrestres », afin de « gonfler la cohorte des obsolètes destinés à servir de cobayes pour des expériences nouvelles servant à améliorer le quotidien ou la santé des productifs ».

Le Quantique dépersonnalise

Les habitants de la Cité n'ont pas d'identité. Le Quantique leur a alloué un matricule : *« Comment lui expliquer que le Quantique avait fait des humains des matricules dociles et incultes, jetés dans un quadrilatère de paradoxes maîtrisé par des privations de libertés et de plaisirs. »*

Bastian est le matricule VP 657 482. Il n'a pas de nom, pas de prénom, pas de date de naissance, d'âge certifié. Le *Grand Bug* ayant effacé les données personnelles, chacun a été rebaptisé selon un matricule fait de chiffres et de lettres, les individus ne sachant pas lire les mots. Il apprendra plus tard, sans le comprendre, que VP signifie *Vulgum Pecus* (*La foule ignorante de ceux « qui ne sont rien »*), qualificatif qui laisse entendre l'existence d'un *élitisme numérique*.

L'attribution d'un matricule en place d'une identité est l'arme privilégiée des régimes totalitaires, qui utilisent ce ressort pour déshumaniser et asservir les réfractaires à l'idéologie,

notamment lorsqu'ils sont emprisonnés dans des « *camps de rééducation* ».

La dépersonnalisation d'un être humain confère au despote un sentiment de puissance jubilatoire, le confortant dans l'obsession d'être seul à porter la parole sacrée, celle du protecteur, du sauveur. La dépersonnalisation peut aussi avoir pour seule finalité le mépris, un mépris provenant d'un refus maladif à reconnaître la valeur d'un individu. Ce mépris se manifeste par une façon de rabaisser une personne en la désignant avec dédain par « *il* », « *elle* », « *celui-ci* », « *celle-là* », « *l'autre* » etc... en prenant soin de ne jamais citer son nom, son prénom ou sa qualité.

Bastian refuse son matricule. Il s'est intimement arrogé le prénom de son grand-père dont il conserve le vague souvenir.

La dépersonnalisation se caractérise également par le port d'un uniforme : « *Un seul uniforme, arborant matricule, est désormais nécessaire à chacun.* »

Le Quantique fait l'apologie de « *l'uniforme, l'uniformisation et l'uniformité* », par souci de sécurité et pour « *contrer toute espèce de communautarisme* », qui a « *donné les meilleurs*

résultats quant à la paix sociale.»

À travers le vêtement, la société est nivelée, formatée, uniformisée. « *Les prouesses technologiques ont rendu le port des vêtements insalissables* ». Ainsi, cet habillement ne nécessite aucun lavage et peut être porté indéfiniment. Il est « *d'un coloris allant du noir au jaune, coloris révélant les hiérarchies professionnelles* ». Ce coloris doit permettre de distinguer immédiatement la catégorie professionnelle et sociale de l'individu : « *Les uniformes bigarrés se pressent en direction du dôme d'activités (..) Les bleus, les bruns et les noirs, en charge des activités tournées vers le digital, ont le salut hâtif des gens pointilleux. Les jaunes, les verts et les oranges, affectés au contrôle des tâches manuelles, partagent entre eux un salut désinvolte et complaisant.* »

La couleur jaune est celle de la catégorie inférieure, celle des parias : « *La plupart semble avoir son âge et porte un uniforme de la caste digitale. Sauf un dont l'uniforme jaune accuse le grade dévalorisé des ferrailleurs en charge de la collecte des androïdes défectueux.* »

La couleur noire est celle de la catégorie la plus proche du Quantique, celle de la caste digitale.

Le Quadrilatère des Paradoxes est un roman

qui s'inscrit dans la veine de la littérature hypertextuelle, c'est-à-dire d'une écriture instantanée, sans architecture prédéfinie. De fait, et eu égard les piliers *martiaux* qui entourent la construction de l'ouvrage, la définition des couleurs a spontanément été empruntée aux grades définis par des *arts* du même qualificatif (jaune, orange, vert, bleu, marron, noir ; le blanc étant l'apanage de la fonction sanitaire).

La dépersonnalisation est aussi caractérisée par le port d'accessoires spécifiques. Ainsi, on doit pouvoir reconnaître les gens dans la rue d'après leurs lunettes, « *des lunettes à monture unique dans la conception, de forme rectangulaire et d'une seule couleur, noire* », des lunettes « *offertes gracieusement* » à ceux qui en éprouvent le besoin, la gratuité étant laissée à tout ce qui peut permettre de catégoriser un individu selon son apparence.

Si les soins sont pris en charge par le Quantique, les individus n'ont pas le choix de leurs soins, ils doivent accepter ce qui leur est proposé.

Bastian refuse de porter des lunettes : « *Sa vue avait faibli mais il avait soigneusement caché cette faiblesse parce qu'il refusait d'être attifé d'une paire de lunettes (..) Bastian ne voulait*

pas chausser des lunettes uniformes ».

Il refuse de porter des lunettes à la fois parce qu'elles sont laides et parce qu'elles lui rappellent son enfance, des mauvais souvenirs de son enfance : « (..) *les porteurs de lunettes l'effrayaient. Ils l'effrayaient depuis que des paires d'yeux, chaussées des mêmes paires de lunettes, d'une même forme rectangulaire et d'une même couleur noire, s'étaient penchées sur lui à l'école pour l'inciter à programmer toujours davantage. Ils l'effrayaient depuis que d'autres paires d'yeux chaussées des mêmes paires de lunettes d'une même forme rectangulaire lui avaient confisqué la présence d'un vieil homme. Un vieil homme dénommé Bastian.* »

Il refuse de les porter également parce que cet accessoire trahit une baisse de productivité qui entraîne automatiquement une *rétrogradation* professionnelle. Or, on doit pouvoir reconnaître les gens dans la rue d'après leur état de santé, gage de performance. L'apparence humaine a une importance prépondérante.

Dans l'inversion des valeurs essaimées par le pouvoir arbitraire, où l'être humain est hiérarchiquement inférieur aux robots et aux animaux, celui-ci n'a d'utilité que s'il est *productif*, c'est-à-dire performant.

La performance se mesure à la couleur du teint : « (...) *l'homme portait sur le visage la couleur de la performance* ». Pour avoir bonne mine, il est impératif d'avoir un teint hâlé. À défaut, « *il s'agit de raviver le teint grâce à une mixture révolutionnaire destinée à lutter contre les anomalies de la pâleur, celle-ci trahissant un risque d'anémie et de là un manque de performance.* »

La plupart du temps confiné et d'un teint *non conforme*, Bastian s'est essayé à cette mixture qui n'a eu sur lui aucun effet escompté.

Le Quantique divise

Comme dans tout régime arbitraire, le Quantique divise. Il divise pour mieux régner, pour maintenir la population sous son joug. Le Quantique a scindé la société en deux catégories : les *productifs* et les *improductifs*.

Cette allusion aux productifs et aux improductifs contenue dans *Le Quadrilatère des Paradoxes* part d'un constat :

Si la liberté des uns s'arrête où commence celle des autres, la liberté de tous s'arrête où commence un privilège de libertés accordé seulement à quelques uns.

Dès lors qu'est prise une seule mesure libéricide visant à exclure de la société une partie de ceux qui la compose en lui ôtant toute forme de vie *normale*, cette mesure éloigne du champ collectif la connaissance, l'expérience, la compétence, la vocation, la motivation, la conscience professionnelle et saborde mécaniquement l'appareil productif. De fait, elle constitue un premier pas vers un élargissement progressif à toute la population des privations dévolues

à quelques uns et conduit irrémédiablement à bannir d'autres pans de la société. Car rien n'interdit alors, pour *protéger* l'appareil productif, *protéger* les *productifs*, d'exclure les *improductifs* : étudiants, retraités, chômeurs, invalides, parents au foyer...etc. Puis parmi les *productifs* de procéder à un nouveau triage entre ceux qui sont *essentiels* et ceux *qui ne le sont pas*, excluant ces derniers : intellectuels, artistes, comédiens, juristes, journalistes, sportifs, acteurs de l'événementiel ou des médias... etc.

Ainsi le droit aux déplacements, aux loisirs, à la culture, aux lieux de convivialité, à une *vie normale*, accordé à ceux qui sont épargnés de la stigmatisation, ne peut que fatalement être remis en question au nom du *bien commun*, cette notion abstraite suspendue à l'idéologie dominante. Les mesures discriminatoires atteignent d'abord les uns et épargnent tous les autres, avant d'atteindre tous les autres en épargnant quelques uns.

Dès lors qu'il n'y a pas ou plus de garde-fous à la préservation des libertés, dès lors que des mesures liberticides sont placées au-dessus des libertés, dès lors que la constitutionnalité est trahie ou n'est plus protégée, au nom du *bien commun*, les pires dérives autoritaires sont possibles et l'engrenage qui instaure de nouvelles

mesures liberticides n'a plus de limites.

Le Quantique a fractionné la société en deux catégories : les *productifs* et les *improductifs* ou *obsoletes*. Pour les premiers, il est de bon ton de créer des privilèges. Car dans une société de privations, notamment de libertés, le pouvoir arbitraire doit concéder à quelques uns des avantages.

Les privilégiés de la dictature stalinienne avaient leur datcha, leurs véhicules luxueux et des appointements qui n'avaient rien à voir avec les desiderata des révolutionnaires de 1917.

Le Quantique divise en offrant à ses zéloteurs des privilèges tenus, une illusion de privilèges.

Il met en opposition les uniformes afin d'exciter les jalousies et la haine en préservant les castes, et entretenir le dédain de la caste inférieure. Les déplacements sont réservés aux productifs, en priorité dans le cadre professionnel et, aléatoirement, pour découvrir l'autre côté du mur s'ils parviennent à conquérir un tel privilège. La location de Bella « *le dernier prototype de la compagne idéale, siliconée et robotisée à la perfection* » ou de Nosis « *la compagne standardisée dont la location est moins coûteuse, surtout pour les productifs* » sont inaccessibles aux improductifs.

Les productifs sont gratifiés d'une cryptomonnaie : le *prolon*. Une monnaie virtuelle, impalpable, placée sur un compte que l'individu peut consulter via un écran-vitrine « *grâce à la reconnaissance faciale, vocale et digitale.* »

Les besoins *essentiels* étant pris en charge par le Quantique, le *prolon* est une cryptomonnaie qui ne vaut rien et ne sert à rien, sinon à se procurer les gadgets de la virtualité ou à s'évader de l'autre côté du mur, sous réserve d'atteindre « *le quota de prolongs nécessaires* » à la réalisation de ce rêve.

Quota impossible à atteindre, les individus étant submergés de contraventions aux montants exorbitants : « *Maintenant, il ne regrettait en rien sa dégradation même s'il lui en coûtait d'avoir été astreint à une amende de 50 prolongs, somme qui représentait plusieurs mois d'appointements* ».

Afin de les asservir indéfiniment, le Quantique ne cherche qu'à les déposséder.

D'ailleurs, les *privilèges* sont conditionnés à la performance et la performance à la couleur du teint, d'où un impératif de *jeunisme*. Pour bénéficier des privilèges des productifs, il est indispensable d'avoir une apparence de bonne santé. À défaut, l'individu devient *obsolète* et disparaît.

Le Quantique dissimule ses horreurs sous le vernis de la salubrité. Ici, pas de pendaison, pas de fusillade, pas d'injection létale, pas de guillotine : les obsolètes comme les récalcitrants, stigmatisés, écartés puis recyclés, s'effacent soudain mais on ignore où.

Les acquis susceptibles d'être à tout moment remis en question, les privilèges sont provisoires et le Quantique les confisque à sa guise. De fait, les individus ne réclament jamais rien, ils s'efforcent de ne pas voir le peu de privilèges qu'ils ont disparaître. Par cette allusion, *Le Quadrilatère des Paradoxes* s'appuie sur une réalité qui tend à se répandre dans les sociétés occidentales : naguère, les gens manifestaient pour conquérir des libertés. Aujourd'hui, ils manifestent pour conserver un reste de libertés. Qu'en sera t-il demain ?

Le Quantique infantilise

L'infantilisation est omniprésente. Elle va de la recommandation à se prémunir du soleil avec le bon couvre-chef, à celle d'évacuer ses besoins naturels au bon endroit. La récompense suprême à ceux qui « *ont eu le grand mérite de bien travailler* » est la promesse d'un voyage de l'autre côté du mur.

Cette infantilisation est confortée par un répétitif « *tout va bien* » qui martèle chaque propos, afin que l'individu se sente constamment *sécurisé*... et donc constamment en danger apparent.

« *Un visage grotesque, outrageusement fardé* » distille les bons et les mauvais points sur un écran géant au milieu de rires factices.

Dans cet univers d'abrutissement où la bêtise est glorifiée, où l'anormalité transgresse la normalité, le rire spontané sidère car « *les normes exigent de ne rire qu'à l'appel de rires artificiels* ».

Le Quantique interdit l'humour non contrôlé,

notamment quand cet humour est tourné vers la caricature. En contrepartie, il se doit de harceler la population par des rires artificiels, des rires forcés, des rires maladifs qui, paradoxalement, loin de détendre causent le trouble et le malaise. Ainsi, le visage burlesque de l'animateur se force à rire maladroitement pour égayer des sentences cyniques devant être distillées dans la joie.

Si le Quantique gère *la carotte*, la promesse d'un voyage en drone de l'autre côté du mur, il gère aussi *le bâton*. Le fautif, le contestataire, le conspirateur est humilié publiquement, propulsé dans l'arène de la vindicte populaire.

Son arrestation est diffusée en direct sur des écrans géants et attise les rires feints : *« Les capteurs filment les motards volants de la sécurité qui le cernent et se ruent sur lui. Bastian découvre abasourdi son faciès en gros plan sur les écrans de la Ville (..) Au bout du doigt accusateur qui le désigne, lui, le matricule VP 657482, des dizaines de paires d'yeux sont venues le cribler »*.

Le Quadrilatère des Paradoxes s'inspire de l'exemple de la Chine qui humilie les réfractaires à l'idéologie en affichant leur visage en place publique via des écrans géants, afin de recueillir l'adhésion d'une population gouvernée par la

terreur et qui approuve docilement, du moins en silence, la méthode.

Dans une société d'arbitraire, la sanction doit servir d'exemplarité, être connue de tous pour contrecarrer toute velléité de contestation. Sans adhésion aux mesures imposées, *l'obligation* disparaît au profit de *l'incitation*, une vive incitation au moyen de la technologie, utilisée pour humilier publiquement.

Bastian est condamné à une *réinitialisation cérébrale*. À l'instar des états totalitaires qui condamnent les réfractaires à la *rééducation*, le processus utilisé est celui de l'infantilisation. Mais venant du Quantique, un ordinateur, en l'occurrence il s'agit d'un *reformatage* : « *Ils sont une dizaine, comme lui, à absorber le reformatage dans un silence religieux, à se balancer sur un fauteuil qui les propulse d'un endroit à l'autre du petit dôme.* »

Si la *pédagogie* au sens propre du terme est absente de la scolarité de Bastian, en revanche elle s'exerce pleinement en matière de *rééducation*, de *reformatage*, et devient une *pédagogie renforcée*, un *réendoctrinement*.

Mais, paradoxalement, Bastian trouve satisfaction dans le châtement qui lui est infligé. La sanction devient une récompense car elle lui

permet de réaliser partiellement son rêve, celui de voler : « *Ils sont une dizaine étendus sur de confortables fauteuils tournoyant au gré des exigences, les yeux rivés vers la paroi du petit dôme où défilent des images hypnotiques au son d'une musique lénifiante.* »

Bastian prend plaisir à tournoyer en tous sens bercé par une voix « *chaude et suave* » dont il n'écoute même plus les commentaires. « *Une impression étrange l'a envahi, une impression qu'il ne saurait qualifier, une impression qui lui procure un doux chatouillement au thorax.* »

Dans un univers où tout plaisir est prohibé, où l'humiliation, la ségrégation, la dépersonnalisation font loi, il est dans la nature humaine de s'inventer un meilleur au milieu du pire, pour survivre. Le pouvoir arbitraire peut anéantir les corps, mais rarement les esprits.

Le Quantique psychiatrie

Chaque matin, Bastian, est *soumis à la question*. Il doit notamment répondre à LA question, mais il en est incapable car il n'en comprend pas le sens : « *Êtes-vous heureux ?* » Il ignore ce que signifie le mot *bonheur*, parce qu'il ignore ce qu'est le *bonheur*.

La *question* est un procédé de torture, psychologique ou physique, emprunté aux régimes arbitraires et dans un horizon plus lointain, à l'obscurantisme. Elle a notamment connu son apogée durant l'Inquisition.

De nouveau *soumis à la question* lorsqu'il comparaît devant le Grand Conseil de l'Ordre, Bastian doit subir un interrogatoire dirigé selon un modèle kafkaïen, un interrogatoire incohérent, absurde. Un interrogatoire initié par un algorithme : « *Dites-nous pourquoi ?* »

– *Ce n'est pas moi !*

– *C'est incontestablement vous !*

– *Ce n'est pas moi et de toute façon, il n'est rien arrivé !*

– *Ne le prenez pas à la légère, ce qui est arrivé est grave et vous le savez bien !*

– *Mais puisque je vous dis que tout va bien !*

– *Cessez de mentir ! Nous savons que tout ne va pas bien ! Dites la vérité ! Dites pourquoi ! »*

L'interrogatoire vise à obtenir un aveu, quel qu'il soit, pour consentir à une hypothétique culpabilité : *« Vous avouez quoi ?*

– *Que c'est grave et que tout ne va pas bien !*

– *C'est la raison pour laquelle vous ne répondez pas à la question ? »*

Au terme de l'interrogatoire, Bastian réalise qu'il fait l'objet d'un quiproquo : ce n'est pas le *petit chat* qui préoccupe ses procureurs mais LA question, celle à laquelle il n'a pas répondu.

Le Quantique psychiatrie. Il psychiatrie en étiquetant et en cataloguant les individus hostiles à l'idéologie qu'il promeut. Ainsi le sceau de l'infamie est accolé *« aux instables que la stabilité de la gouvernance semble perturber, aux déstructurés qu'une faille du programme a éloigné des principes édictés, aux désaxés déviés de l'axe normatif, aux dégénérés dont les gènes ne sont plus conformes à la vie dans la Cité. »*

Le rire naturel, normal, passe pour anormal : *« (..) l'homme est là parce qu'il a dévié de l'axe*

normatif, qu'il est désaxé. Car les normes exigent de ne rire qu'à l'appel des rires artificiels.»

Le Quantique psychiatrie toute forme de rébellion, d'opposition ou soupçonnée telle. Cependant, les problèmes psychiatriques existent, mais ils sont le fait du régime d'arbitraire qui enferme, oppresse, abêtit, infantilise, humilie. Dans cet univers lourdement anxio-gène, où l'individu est sans cesse contraint à des mesures coercitives contraires à la nature humaine, celui-ci souffre de stress, d'anxiété, de dépression, de désirs suicidaires, de crises d'angoisse, d'hystérie, de violence refoulée, de schizophrénie.

Outre un *symptôme de déréalisation* dû à l'enfermement dans la virtualité, il souffre d'anhédonie, une incapacité à prendre du plaisir, à l'image de l'un « *des ferrailleurs en charge de la collecte des androïdes défectueux* » qui « *ne mesure pas l'aubaine qu'il a de voltiger ainsi de bas en haut et dans toutes les directions.* »

Malgré ses tourments psychologiques, l'individu doit rester lucide, afin d'assumer sa part de productivité. Les seuls remèdes autorisés sont un *fortifiant* pour booster les performances, et un *lénifiant* pour contenir les folies.

Paradoxalement, alors que le Quantique construit une société liberticide pour *protéger*

de la mort, l'individu qui commet l'outrage de réclamer la mort est illico serti d'une muselière : « *Un groupe d'androïdes a fait irruption et a saisi l'agitateur qui se débat (..) il résiste fougueusement au bâillon qui veut le museler* ».

Symbole éminemment représentatif de l'arbitraire, l'individu est *bâillonné*. Il l'est physiquement comme il l'est dans les gestes de son quotidien, comme il l'est dans ses pensées. Dans la hiérarchie des valeurs établie par le Quantique, où l'horreur est humaine, la muselière est l'apanage du mammifère humain.

Prenant conscience de l'absurdité du monde perfectible qui l'étouffe, Bastian verra à son tour sa raison vaciller : « *Une fois chez lui, il se cloîtrait au plus profond de ses couvertures, assommé par un quotidien devenu oppressant* ». Et dans cet unique lieu d'intimité, il s'accrochera au seul lien susceptible de maintenir sa raison en état, « *cette vieille image qui lui ramenait en mémoire le souvenir douxereux d'une main calleuse dans sa main frêle d'enfant* ».

L'éveil

Bastian côtoie quotidiennement *le monde d'avant*, un univers où « *certaines boutiques portent les stigmates d'un monde révolu que la restructuration architecturale n'a pas eu le temps d'effacer* ».

Il le côtoie machinalement. Mais dans un univers robotisé et virtualisé, où transparaît une réalité au-delà du metavers, la présence du mur l'intrigue. Bastian n'est qu'un humain avec des besoins humains, une conscience humaine, des désirs humains et sa seule ambition est de découvrir l'autre côté du mur par le biais d'un voyage en drone : « *Bastian contemple le drone, émerveillé. C'est son rêve. Le rêve qu'il est sur le point de réaliser, maintenant qu'il a enfin atteint le quota de prolons nécessaire à ce périple tant attendu.* »

S'il s'est toujours laissé prendre à *la carotte*, l'espoir de ce voyage, privé de son rêve il prend conscience qu'il n'atteindra jamais l'objectif fixé. Il prend conscience de la vanité de son univers virtuel, un univers perverti, acceptable

tant que l'individu est abêti ou déficient, mais invivable à l'individu en éveil.

Il réalise que *« bercé par l'écran depuis sa plus tendre enfance, il s'était adonné à l'enlissement d'une passion, une passion de chiffres, de formules, d'algorithmes qui rythmaient, ou plutôt dévoraient, son temps. »*

Cette prise de conscience le plonge dans un anéantissement, un traumatisme, une *décompensation* qui l'impacte psychologiquement : *« Bastian souffrait de cette décompensation qui touchait bon nombre de manuels, notamment lorsqu'une majeure partie de leur existence avait été absorbée par une surcharge intellectuelle. Les lignes de commande et la programmation des robots avaient eu le privilège de lui confisquer la moindre faculté de réfléchir, de réfléchir de manière autonome et posée. L'esprit sans cesse en alerte dans une activité macrophage devenue passion, il n'avait pas vu fondre les heures, les jours, les années. »*

Dès lors, de ce monde parfait où *« l'air est respirable et la vie irrespirable »*, Bastian n'a qu'un désir : s'enfuir.

Le fruit défendu

Bien que le Quantique ne tolère aucune insurrection, la résistance existe. La résistance à l'oppression est dans la nature humaine et nul pouvoir autoritaire ne peut la briser, car l'opposition est intrinsèquement liée aux frustrations subies du fait de ce pouvoir autoritaire. Et si, à l'échelle des besoins humains, la nourriture devance la liberté, l'Histoire enseigne également que la plupart des régimes arbitraires ont été renversés parce que leur population ne supportait plus les brimades ou la faim.

Comme dans toute société liberticide, la résistance est discrète, dissimulée, et tisse ses propres réseaux à l'abri des réseaux conventionnelles.

Bastian découvre cette résistance par le biais de l'administrateur.

Connaissant les travers de la délation, il se montre méfiant vis-à-vis de lui. L'administrateur l'effraie. Il l'effraie, mais il l'interpelle aussi. Il l'interpelle par un geste qu'il méconnaît, un geste inhabituel, un geste anodin, un geste

prohibé, le contact de sa main sur son bras, le contact du toucher : « *N'aie pas peur ! dit l'homme posant la main sur son bras, une main amicale qui derechef le déconcerta. Il eut un sursaut qui l'incita à retirer le bras.* »

Un geste qui peu à peu le rassure, l'apprivoise car il lui rappelle « *le souvenir douxereux d'une main calleuse dans sa main frêle d'enfant.* »

À la froideur du Quantique, une machine impersonnelle, virtuelle, vient s'opposer la chaleur apaisante de l'être humain, de l'humanisme.

Guidé par l'administrateur, Bastian découvre un autre monde, un *monde révolu*, un monde paradisiaque, un Éden terrestre : « *Où était-il ? Où menait cette jungle épaisse si semblable à la jungle qui tentait d'envahir le mur d'enceinte de la Cité ? La broussaille s'effaça à l'orée d'une clairière, une large clairière ensoleillée parsemée de fougères, d'herbe, de mousse, de feuilles. Aucun drone ne striait le ciel, constellé d'oiseaux qui piaillaient joyeusement à travers les frondaisons. Émerveillé, Bastian avançait d'un pas maladroit, ne sachant où tourner la tête, étourdi par une végétation traversée de couleurs et de parfums féériques.* »

L'administrateur partage, avec une grande empathie, le choc que représente son intrusion dans le monde réel : « *L'homme marchait à ses*

côtés et semblait prendre un malin plaisir à partager l'éblouissement de ses yeux, devinant les milliers de questions qui devaient tarauder le jeune homme, brutalement propulsé dans un inimaginable Éden.»

La symbolique du paradis terrestre, l'Éden, est menée à son paroxysme par la cueillette du fruit défendu : *« Cependant, son sourire fut meurtri d'une infinie tristesse quand, au cœur de cet Éden, il cueillit un fruit presque défendu, le lui tendit et l'observa dévorer avec jubilation cette nourriture, lui qui ne connaissait de pitance que celle qui allait de l'égout à l'assiette.»*

Le fruit défendu révèle le contraste brutal entre une nourriture saine puisée dans la nature et la nourriture immonde desservie par le Quantique, summum de l'abjection.

Dans cet Éden d'un *monde révolu*, Bastian s'émerveille de découvrir à l'intérieur d'une bâtisse en pierre, *« une foultitude d'objets étrangers à sa perception. Des tableaux, des sculptures, des jeux, des enregistrements de musiques et de films, des bibelots, un brin de houx, le dessin d'un enfant, un cœur gravé de mots d'amour, des livres.»*

Bastian réalise ses manquements. Et au-delà, il réalise qu'un peuple qui a glissé de la culture à l'acculture est un peuple moribond.

Pour la première fois, il est confronté à un livre. Or, il ne sait pas lire : « *Bastian découvrit une succession de lettres collées les unes aux autres à la signification incompréhensible* ». Et pour cause, il n'a jamais vu un livre. La lecture étant considérée comme « *non-essentielle* », « *L'autodafé numérique avait décimé la littérature* ».

Le terme d'*autodafé* est généralement employé pour qualifier les livres brûlés en place publique, comme ce fut le cas durant l'Inquisition, et dans un passé plus récent dont s'est inspiré Orwell, durant le nazisme.

L'autodafé numérique fait référence à la déperdition du savoir, notamment de l'écriture, par l'utilisation exclusive de l'outil numérique tel le portable où il suffit d'introduire une lettre pour que le mot complet s'inscrive. Ce geste automatique épargne toute réflexion quant à la conception des mots et réduit ainsi l'aptitude à la lecture et l'accession de la culture.

Le Quadrilatère des Paradoxes s'inscrit ici aux antipodes du numérique dont le livre *Une araignée dans la Toile* faisait l'apologie à sa publication en septembre 2000. Le numérique, alors à ses balbutiements, devait ouvrir le champ de la connaissance au plus grand nombre.

L'ouvrage distinguait une culture *alpha*

et une culture *bêta* : « Ce fut surtout dans le domaine culturel que la nouvelle économie fit des ravages. De tous temps il y avait eu deux types de cultures : la culture *alpha*, réservée aux initiés, et la culture *bêta*, dont on abreuvait les masses ; la première véhiculée de manière confidentielle et la seconde bénéficiant des voies royales de la propagande consumériste. Pendant des décennies, on avait décidé du goût des spectateurs, des auditeurs, des lecteurs, des consommateurs, des citoyens, s'appuyant sur des sondages, des panels, des échantillons représentatifs, laissant sur le carreau une quantité croissante d'insatisfaits, pour peu que la masse fût, elle, satisfaite. Or tout à coup, via le net, une génération nourrie de médiocrité, de facilités mercantiles, de consumérisme niais, réclamait à corps et à cris de l'innovation, de l'ingéniosité, de la créativité, celle que l'on ne pouvait espérer que des chemins non policés du Webworld, véritable incubateur de culture *alpha*, où le choix était incommensurable(..) Voilà que, devant les étals interminables du Webworld, les clients capricieux se mettaient à réclamer des airs de musique oubliés ou inédits, ou potassaient des ouvrages que jamais la culture *bêta* n'eût autorisés sur les marchés traditionnels. Pour la première fois, il fallait répondre aux besoins

réels des consommateurs et non à leurs besoins supposés, et ce facteur inconnu désarçonnait complètement des institutions naguère inébranlables.»

La culture *alpha* a malheureusement été refrénée, l'accélérateur numérique ayant entravé cet objectif dès l'apparition des réseaux sociaux.

Dans cet Éden qui exauce enfin son rêve, celui de connaître l'autre côté du mur, Bastian reçoit de plein fouet une révélation cruelle : *« Comment lui avouer que son grand-père était probablement... mort »*. Il est confronté à *« l'effondrement de tant de certitudes que les années d'endoctrinement lui avaient inculquées »*. Et il s'enquiert : *« Qui l'a... pris ? »*

L'administrateur désigne une tour d'ordinateur, *« de ces vieux ordinateurs à l'écran plasma exposés dans le grand musée virtuel du numérique »*, avant de lui répondre : *« Ça ! »*

L'utilisation du terme *ça* réduit le Quantique à sa juste valeur, la valeur d'une machine. Une machine certes sophistiquée et très puissante, mais qui n'a pas plus d'intérêt que l'ordinateur le plus vétuste : *« Qu'il soit du dernier cri ou du premier vagissement, un ordinateur reste un ordinateur. Et qu'il s'agisse d'un vieil ordinateur ou du Quantique (..) un ordinateur n'est ni plus*

ni moins qu'une machine ».

Le terme *ça* met également en exergue la nocivité de cette machine, entité anonyme, invisible, masquée, qui règne en répandant la peur.

Bastian l'interroge sur les raisons qui ont conduit à l'édification d'une société liberticide :
« Qui a programmé cette machine ? À partir de quelles données ? Et pour quel dessein ? »

La machine en elle-même n'est pas remise en question puisque l'administrateur invite Bastian à trouver la réponse à ses interrogations à partir des données contenues dans un ancien ordinateur qui a survécu au *Grand Bug*. C'est à travers cette machine désuète que Bastian reviendra aux sources ayant conduit à un pouvoir arbitraire et découvrira *« qui a personnalisé le Quantique tout en dépersonnalisant l'humain. »*

En route vers l'authenticisme

Le Quadrilatère des Paradoxes ouvre la voie à l'authenticisme, « *un monde qui existe encore. Un monde authentique* », le monde de la réalité, le monde de l'intelligence naturelle.

Imaginé par Tim Berners-Lee, l'internet utopiste, celui de la liberté d'expression et de l'ouverture à la connaissance à tous, s'effrite. Il se délite progressivement sous un cumul de contraintes qui rend l'accès à la Toile laborieux. Il se désagrège face à une perte d'attractivité, d'originalité, de magie. Il se dilue doucement dans un monde qui n'a jamais disparu, un monde de commerce, de frivolité intellectuelle et d'endoctrinement, la virtualité ayant simplement remplacé la réalité.

Tandis que le réseau ne cesse de s'étendre, bien des esprits éclairés s'en détournent. Les initiateurs des *GAFAM*, qui éloignent leur propre progéniture des écrans, l'ont bien compris.

L'authenticisme ne s'oppose pas à la virtualité, il en est le complément indispensable, un frein à ses insuffisances, ses erreurs, ses excès.

Au-delà de la liberté du commerce et de la liberté d'expression, l'authenticisme caresse l'internet de demain, celle du projet RINA (Recursive InterNetwork Architecture) qui revient aux sources du réseau et convoite un internet plus sécurisé, plus performant et plus économique en serveurs et en bande passante, à partir du *datagramme* élaboré par l'équipe de Louis Pouzin (Cet internet de demain est déjà en phase expérimentale).

L'authenticisme s'inscrit dans la société digitale, celle qui permet le développement de technologies positives (tels les exosquelettes).

L'authenticisme invite à la tempérance face à l'agitation irréfléchie des minorités communautaires.

L'authenticisme s'offre en dernier recours et ouvre la voie de l'espoir à une génération menacée de ne jamais connaître « *les forêts, les montagnes, la mer, les cascades* »...

... de ne jamais connaître les richesses de la nature autrement qu'à travers un casque de réalité augmentée.

Conception : Solaedit - Portail du livre
Édition : A. J. Elorn. France.

Dépôt légal : Février 2022